Nº 230 9 JUIN 1938

regards

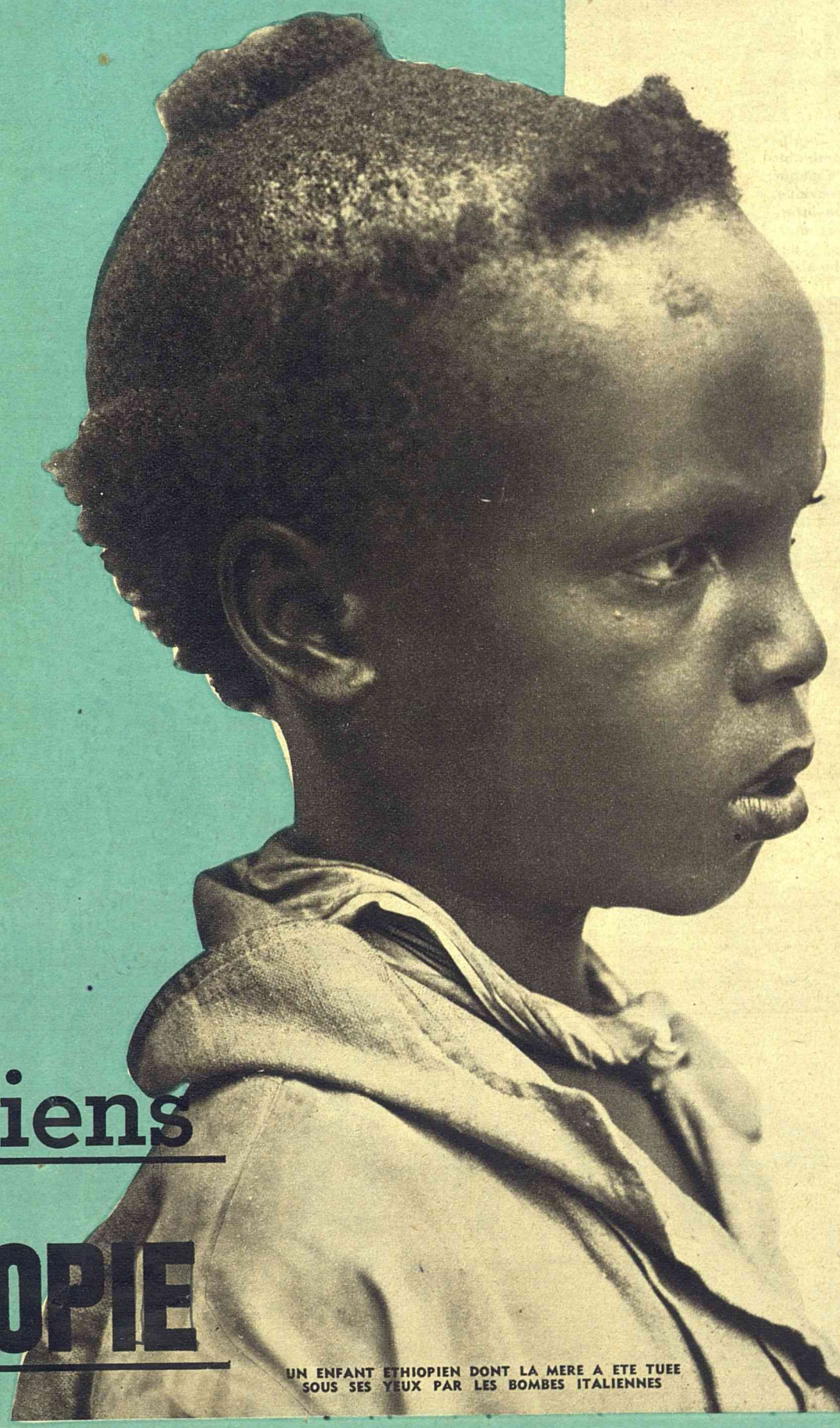
1fr.50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE
24 pages

PARAIT LE JEUDI

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL
Rev 7/2

UN REPORTAGE SENSATIONNEL

Je reviens D'ÉTHIOPIE où la guerre continue...

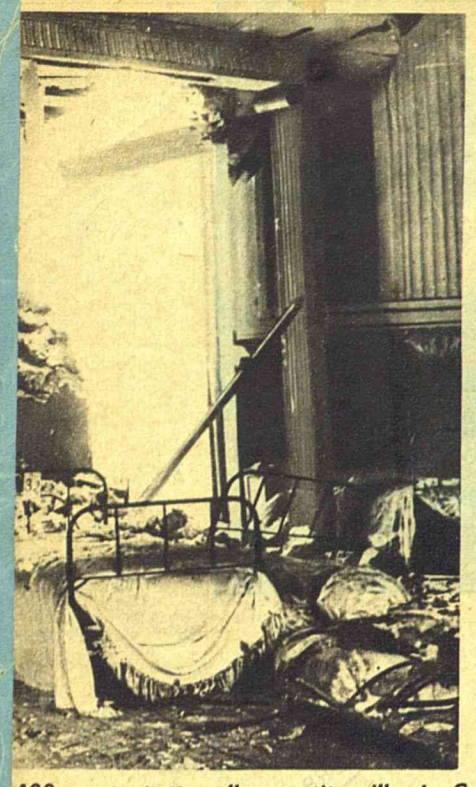


UN ENFANT ETHIOPIEN DONT LA MERE A ETE TUEE SOUS SES YEUX PAR LES BOMBES ITALIENNES

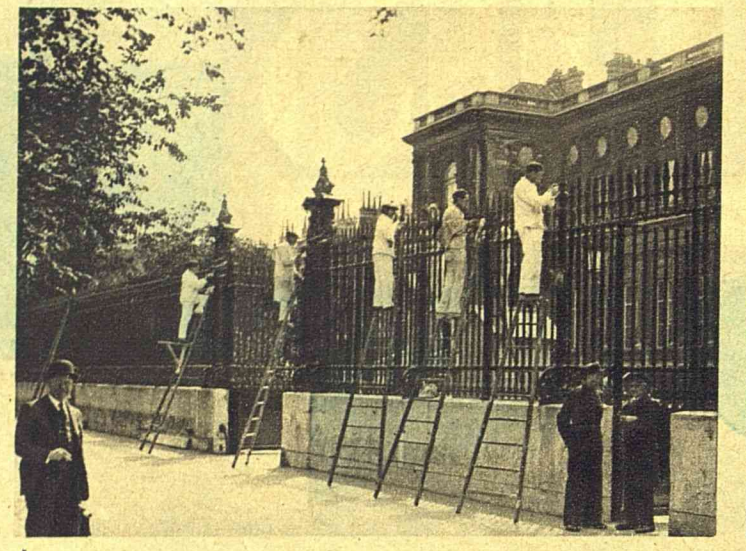
Par J. F. RENAUD

© Archivos Estatales, mecd.es
ARCHIVOS ESTATALES

REGARDS sur le



400 morts à Granollers, petite ville de Catalogne ! Un habitant sur quarante ! L'abominable massacre des femmes et des enfants d'Espagne par l'aviation italienne et allemande continue. Et ce qu'on ose encore appeler « la non-intervention », livre chaque jour des victimes nouvelles aux bombes fascistes. Ci-dessus : une salle d'un hôpital de Madrid après un bombardement.



Paris se fait beau pour recevoir la visite des souverains britanniques. On nettoie, on astique, on peint. Voici des peintres redorant les grilles qui entourent le Palais d'Orsay, qui sera la résidence de la famille royale.

A la Maison de la Culture, 29, rue d'Anjou, a lieu actuellement une exposition remarquable sur la civilisation millénaire chinoise, et la lutte du peuple chinois pour la défense de cette culture, de sa liberté et de son territoire. Sur notre photo : une vue d'un panneau de cette exposition.

Des soldats d'une section motorisée de l'armée tchécoslovaque, traversant un village des Sudètes.

L'ancien capitaine au long cours Bernicot est revenu en France, le 30 mai, sur son bateau « l'Anahite » sur lequel il vient de faire, seul, le tour du monde. Sur notre photo, le courageux marin à son retour.

Pendant le Derby d'Epsom, qui s'est couru le 1er juin en Angleterre, un important service d'ordre avait rassemblé de nombreux policemen — mais l'intérêt de la course était tel qu'il ne resta bientôt plus à leur poste... que des casques...

Au Zoo de Moscou :
Encore tout mouillés du bain, les oursons bruns jouent et font la joie des visiteurs enfantins.

L'équipe brésilienne de foot-ball, une des favorites de la Coupe du Monde, fait de la culture physique dans la forêt de Niederbronn près de Strasbourg.

Le général Milan Ast ray, le chef du sinistre « Tercio » franquiste, a été reçu en grande pompe à Rome, où Franco l'a envoyé en mission auprès de Mussolini.

© Archivos Estatales, mecd.es

MONDE

La bataille de TAIER-CHOUANG

Photos Robert CAPA

Tout le monde a encore à la mémoire, la grande victoire que les Chinois remportèrent sur les Japonais à Taier-Chouang, il y a un mois. Les Japonais qui occupaient le Chantoung s'avançaient pour envahir le Honan. Ils s'emparèrent d'abord de Taier-Chouang d'où ils furent rapidement chassés. Taier-Chouang occupe une position stratégique de grande importance à côté du canal du Nord et près de la voie ferrée de Long-Haï. Les Japonais essayèrent de reprendre la position perdue. Deux divisions japonaises se trouvèrent encerclées par les Chinois et furent exterminées ou faites prisonnières. Dans cette bataille de Taier-Chouang, une des plus belles victoires chinoises, les Japonais eurent près de 20.000 morts. Le Japon qui se croyait sûr de vaincre en conçut un grand trouble et c'est à la suite de cette sanglante défaite que l'Etat-Major décida une nouvelle offensive sur Sou Tchéou, ville importante au Sud de Taier-Chouang. A l'heure actuelle la bataille continue...

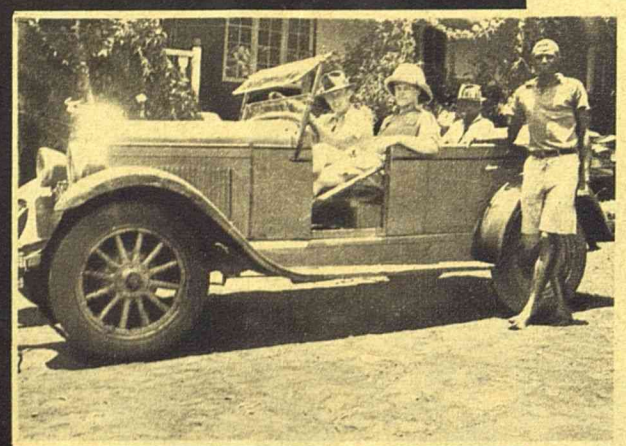
Nous sommes heureux de pouvoir présenter à nos lecteurs des documents uniques que nous recevons de l'intrépide photographe Robert Capa dont nous donnerons prochainement un reportage sensationnel sur cette grande victoire de Taier-Chouang.

●

De haut en bas:
Des soldats chinois avancent en courant sur le front de Taier-Chouang. On voit au premier plan des pourvoyeurs qui transportent sur leurs épaules des caisses de cartouches.
Deux sentinelles veillent au créneau sur les positions nouvellement conquises.
Dans Taier-Chouang barricadée, les Chinois vont prendre leurs positions.

© Archivos Estatales, mecd.es

Les grands reportages de "REGARDS"



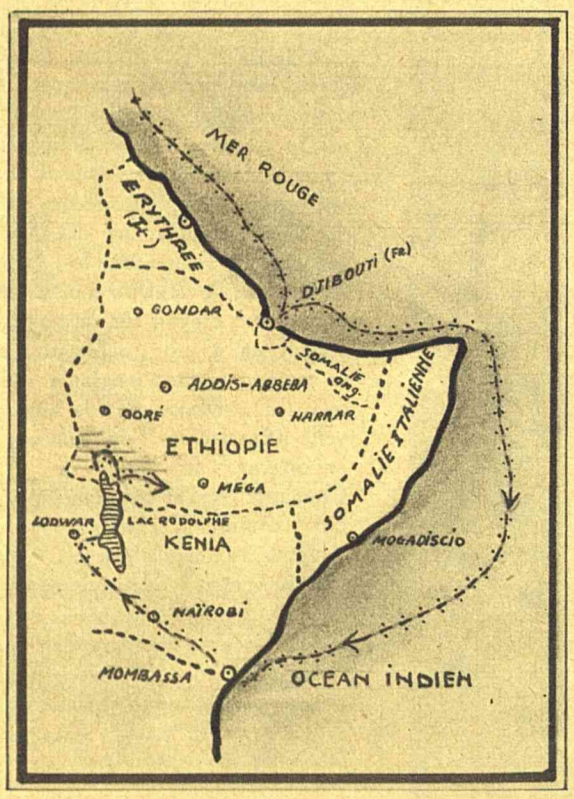
Douze jours de véhicules divers m'ont été nécessaires

Je reviens

I

DANS LA BROUSSE, SOUS LES BOMBES ITALIENNES

ALORS qu'en 1912, Benito Mussolini, à l'époque fervent adepte du socialisme, était chargé de suivre pour le compte du quotidien *Advanti* la guerre turco-serbe, il se présenta un soir chez l'attaché militaire italien qui... refusa brutalement de recevoir ce « scribouillard révolutionnaire ». Et le futur dictateur allait s'en retourner bredouille lorsque, soudain, il dressa l'oreille : au trop irritable officier une voix tranquille, à l'accent britannique, conseillait :



L'itinéraire de J.F. Renaud, de Djibouti jusqu'à l'Ethiopie indépendante.

— Très cher, ne laissez jamais sans nouvelles ces messieurs de la presse. Parce qu'alors, si parfois ils se contentent d'en inventer — ce qui est de peu d'importance — souvent aussi ils découvrent la vérité... Et ça, c'est terrible !

◆ ◆

L'auteur de la boutade, ce colonel Thomson qui devait plus tard devenir ministre de l'air dans le premier cabinet Mac Donald et périr dans l'effroyable catastrophe du R. 101, ne voyait là, sans doute, qu'un trait d'humour. Mussolini, lui, l'enregistra dans sa mémoire... Devenu chef d'Etat, il en a fait un principe de gouvernement.

Nulle part, en effet, les fausses nouvelles ne sont données aussi aimablement ni avec tant de détails qu'aux services italiens de la propagande. Voulez-vous des faits, des dates, des statistiques ? Vous n'avez qu'à dire, tout est fourni à la demande et avec le plus séduisant sourire. Tout est faux ? Parbleu... Mais depuis quand les journaux sont-ils faits pour dire la vérité ?

Tout de même, les meilleures plaisanteries sont les plus courtes. Au delà d'une certaine limite, elles deviennent odieuses. C'est pourquoi quand, en janvier dernier, un aimable fonctionnaire fasciste m'eut expliqué avec forces détails que l'Ethiopie entière était italienne et que, du reste, ses habitants avaient accueilli avec enthousiasme la conquête, je le quittai assez sèchement et décidai... d'aller me rendre compte sur place.

Je n'étonnerai personne, je suppose, en disant que la réalisation de ce projet n'a pas été des plus aisées. Impossible, bien entendu, de passer par Djibouti : le contrôle italien est sévère à la frontière de la Somalie. C'est donc par le Kenia que j'ai atteint mon but : dix-sept jours de paquebot, douze jours de véhicules divers : train, auto, chevaux, pirogue, m'ont été nécessaires pour gagner la partie de l'empire du Négus où l'on trouve encore des hommes libres. Encore m'a-t-il fallu, auparavant, trouver de l'argent, me procurer les introductions nécessaires auprès des chefs qui, là-bas, mènent toujours la lutte contre l'envahisseur sans se préoccuper des combines et des trahisons des diplomates de Genève et d'ailleurs.

N'importe : avec un peu d'obstination et beaucoup de chance j'ai réussi. Quelques semaines durant, à l'époque même où, dans le silence de Downing Street, lord Halifax préparait sans doute son trop fameux discours, j'ai partagé la vie des soldats de l'Ethiopie indépendante. Car — n'en déplaise à l'Europe qui paraît l'avoir oublié — il existe encore une Ethiopie indépendante qui a sa capitale : Goré, son gouvernement, son administration, son armée.

En compagnie d'une troupe résolue, j'ai battu toute la région qui s'étend de Bacco à Mega — extrême avant-poste italien vers le Sud-Ouest. Avec mes farouches compagnons, j'ai travaillé à l'anéantissement de récoltes en qui l'envahisseur avait placé tout son espoir (car il en coûte cher d'envoyer d'Italie toutes les vivres nécessaires à une grande armée et la caisse du gouvernement fasciste, à qui l'aventure abyssine a déjà coûté plus de 30 milliards, commence à sonner le creux)... J'ai vu, en manière de représailles, les avions venus de Mega lâcher à l'aveuglette des tonnes de bombes, ouvrant de grandes clairières dans la forêt, noyant la brousse sous de lourds nuages de gaz empoisonnés... J'ai vu les hommes libres d'Abyssinie massacrer un contingent de tirailleurs erythréens sans que ceux-ci aient eu le temps de comprendre ce qui leur arrivait, ni d'ailleurs pourquoi ils se battaient... J'ai vu...

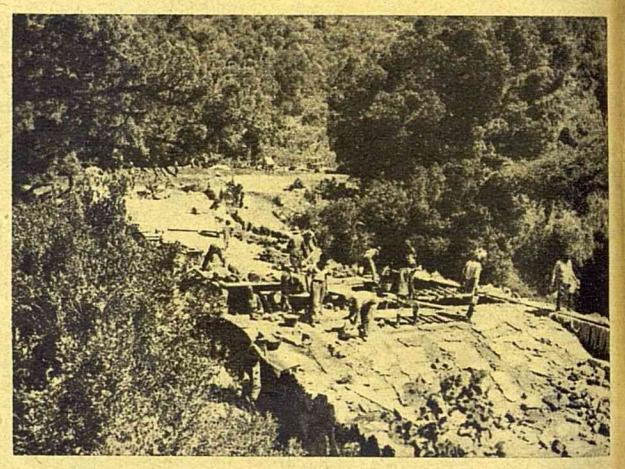
Mais à quoi bon cette énumération. Ce qu'a été le détail de ce voyage, je le conterai d'ici peu, quand j'aurai fini de mettre un ordre nécessaire dans mille impressions encore confuses. Dès maintenant, pourtant, j'ai voulu donner aux lecteurs de *Regards*, d'après des renseignements recueillis sur place, une idée de ce qu'est, là-bas, cette « œuvre » de l'Italie à qui l'Europe vient de donner son assentiment officiel. Voici donc, sans fantaisies ni fioritures, quelques extraits de mon journal de route :

27 mars. — Cette eau noire qui, à mes pieds, s'étend vers le Sud, et qui n'est, sur la carte, qu'une mince tache étirée en longueur — le lac Rodolphe — marque pour moi le bout du monde, la fin d'une civilisation. Le Kenia septentrional, que je viens de traverser, n'a certes rien de bien accueillant, tant s'en faut. Tout de même, le pavillon britannique y flotte et l'on en tire une sorte de sécurité morale, en dépit des obstacles physiques auxquels il faut faire tête. Maintenant, au contraire, la jungle qui, à perte de vue, se déroule devant moi, n'est hantée que par ceux que mon guide galla, Mohamed Hassan, appelle « les hommes libres », tous ceux : Abyssins, Gallas, Danakils, Issas qui, oubliant leurs vieilles querelles, ont fait bloc contre l'envahisseur italien. Comment les premiers que je rencontrerai accueilleront-ils l'Européen que je suis ?... Et aurai-je seulement le temps d'expliquer quel motif m'amène en ce pays ?

29 mars. — Depuis hier, je ne suis plus seul. Une bande de Gallas qui rôdaient dans la brousse a eu vite fait de me débusquer et le premier contact a été assez violent. Mais, grâce à l'éloquence de Mohamed Hassan, ils ont fini tout de même par admettre que tous les gens à peau blanche ne sont pas des Italiens et m'ont amené devant leur chef. Surprise ! celui-ci, un Abyssin de pure race, parle un français impeccable, ce qui facilite grandement les explications; il m'offre, après avoir parcouru les lettres d'introduction que m'a remises, à Paris, l'ancien ministre Makonnen, de demeurer en sa compagnie autant qu'il me plaira, ce qui sera encore le meilleur moyen pour moi de me documenter. J'ai accepté, bien entendu.

1er avril. — Décidément, les Ethiopiens ont compris la folie qu'ils commirent durant la guerre en s'entêtant à livrer aux Italiens, pourvus de matériel ultra-moderne, des batailles rangées. Ils sont donc revenus à la redoutable guérilla africaine, particulièrement aisée à mener dans ce pays entièrement fait de montagnes vertigineuses alternant avec des vallées sans fond. Leur système est sim-

Une mince tache étirée en longueur — le lac Rodolphe — marque pour moi le bout du monde.

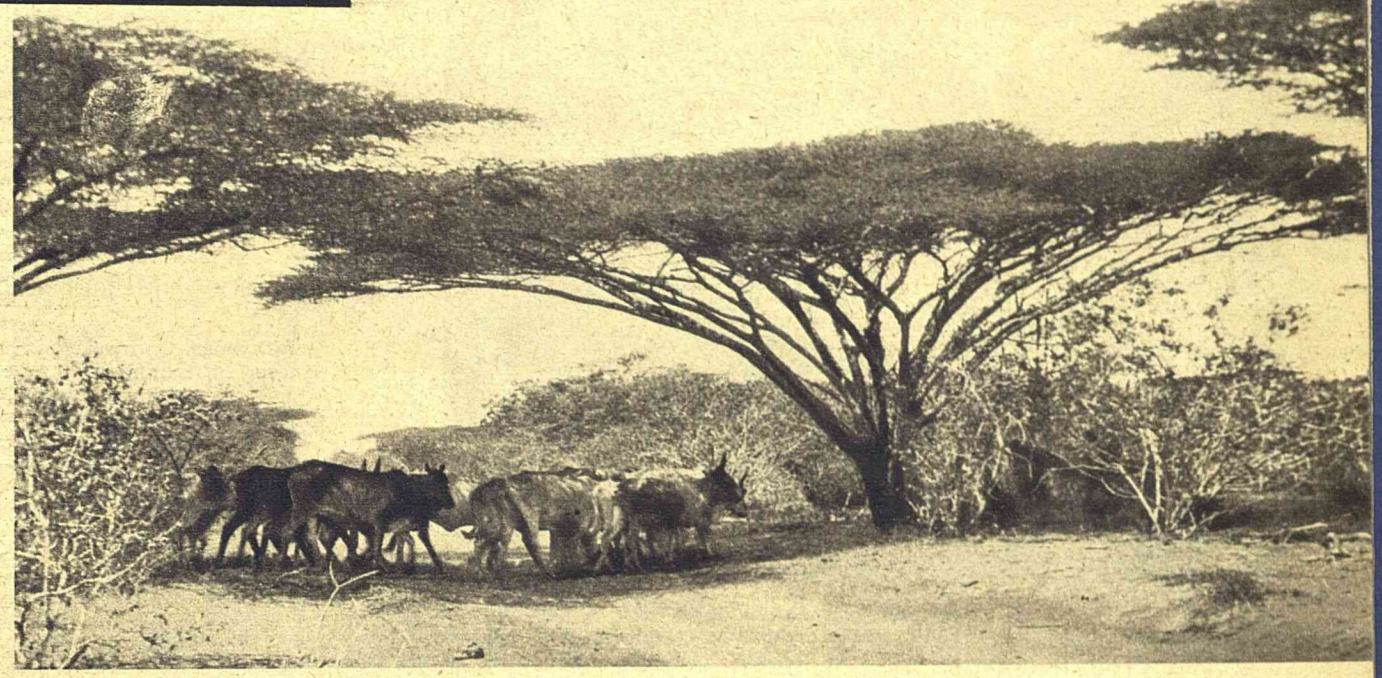


Les Italiens font travailler, du soleil levant au soleil couchant, sans salaire, des terrassiers qu'ils recrutent avec des promesses mensongères, pour la construction de la « route impériale » d'Addis-Abéba à Massaouah.

Nous avons trouvé trois gosses hébétés, aux yeux lourds de larmes, auprès du cadavre de leur mère.

© Archivos Estatales, mecd.es

d'ETHIOPIE



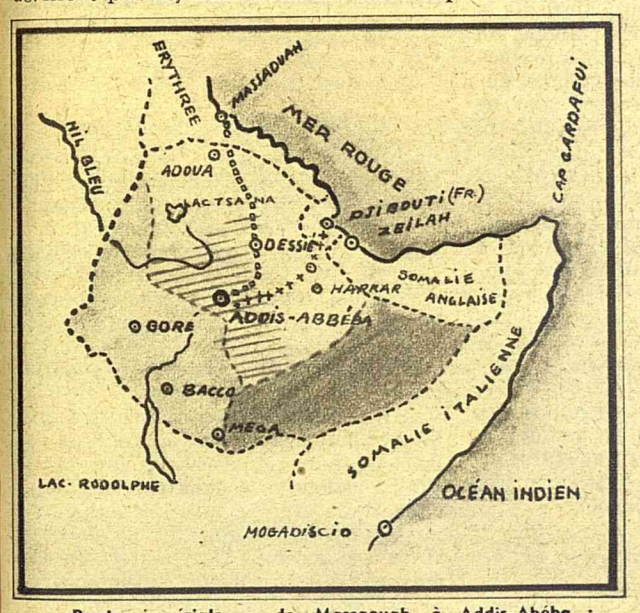
Ce pays n'a certes rien de bien accueillant.

où la guerre continue...

par J. F. RENAUD

ple et très sûr : par petites bandes d'une cinquantaine d'hommes, ils se glissent dans les zones soumises au contrôle italien — en général les grands centres et leurs environs plus ou moins immédiats — et là s'emploient activement à détruire les récoltes sur pied, à razzier ou massacrer les troupeaux. Tactique habile au possible, si l'on songe que, dans l'esprit des dirigeants fascistes, l'armée d'occupation — 80.000 hommes — devait vivre sur le pays. Or cette année, par suite de l'activité des dissidents, les récoltes des céréales essentielles : mil, dourah, sorgho, n'ont pas atteint 30 % de la quantité normale. Terrés dans leurs garnisons fortifiées — d'où ils ne sortent guère — soldats réguliers et chemises noires connaissent ainsi un sort peu enviable. En certain point, la situation est devenue si tragique que — le chemin de fer d'Addis-Abéba ayant été coupé à diverses reprises, et d'ailleurs ne suffisant pas au trafic — c'est par des avions partis de Massaouah que les troupes sont ravitaillées en farine, ce qui met le kilo de pain à un prix coquet.

3 *avril*. — Pour se venger des déprédations commises par notre troupe la nuit précédente, les Italiens ont envoyé six gros avions qui, se tenant à très haute altitude pour éviter tout danger d'atterrissage forcé, ont arrosé au petit bonheur la contrée de bombes de tous calibres. Cela faisait, dans la forêt, de vastes trouées, dans un fracas d'écroulement d'arbres assez grandiose et les projectiles tombaient assez loin de nous pour ne pas nous empêcher de jouir du coup d'œil. Hélas ! tous n'ont pas eu la même chance. Quand, les oiseaux de mort partis, nous sommes allés explorer la zone



« Route impériale » de Massaouah à Addis-Abéba : indiquée par des petits carrés. — Chemin de fer Djibouti-Addis-Abéba : indiqué par des croix. — Ethiopie indépendante : partie gris clair. — Zone de guerilla continuelle : partie gris foncé. — Zone en principe soumise, en fait région de pleine insécurité : partie hachurée.

qu'ils avaient battue, nous avons trouvé, auprès d'une chose qui avait été une femme en train de ramasser du bois et qui n'était plus qu'un peu d'affreuse bouillie rouge éparpillée dans les buissons, trois gosses hébétés, aux yeux lourds de larmes. Il y avait aussi, de-ci de-là, quelques cadavres d'antilopes et même, au creux d'un buisson, un lion surpris au cours de son sommeil et qui, le ventre ouvert, crevait doucement, sans comprendre.

Comme je m'attardais à contempler le tableau, Mohamed Hassan m'a saisi par le bras :

— Viens ! Vite !

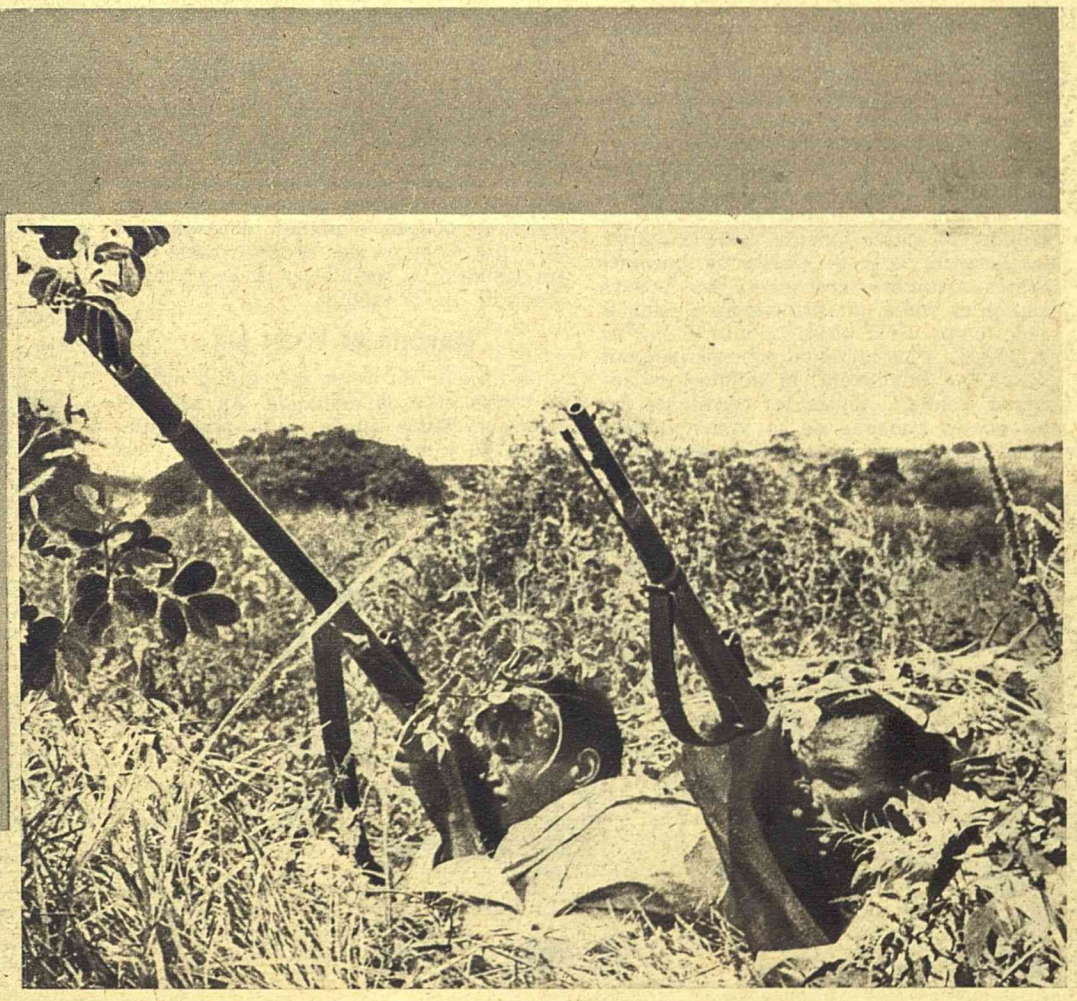
Les avions revenaient. Et sur le moment je me demandai pourquoi, en manière de protection, mes compagnons se réfugiaient sur le sommet de la montagne. Puis la lumière s'est faite dans mon esprit : les bombes n'étaient pas, cette fois, simplement explosives. A mesure qu'elles éclataient, avec une sorte de curieux bruit chuintant qui faisait froid dans le dos, c'étaient des gaz délétères qui s'étendaient, en nappe mortelle, sur la jungle. Et mes Gallas, dressés par l'expérience, savaient que seuls les points élevés offraient quelque sécurité.

5 *avril*. — Visiblement la venue des avions inquiète le chef. Pas à cause du danger des bombes, bien sûr. Mais il prépare quelque chose — quoi, je ne le sais pas encore — et craint que notre troupe, repérée, ne puisse agir librement.

Cet après-midi, tandis qu'il méditait, un très vieil homme s'en est venu d'un village proche et où ne restent plus que des vieillards, des femmes et des enfants. L'ancêtre et le guerrier se sont longuement entretenus. A en juger par leur figure satisfaite quand ils se sont séparés, le résultat de cette entrevue est plein de promesses.

6 *avril*. — Toute la journée, nous avons entendu des éclatements de bombes et je sais maintenant de quoi il retournait. Les Italiens ayant repéré notre troupe avaient décidé de la harceler sans répit avec leurs avions, l'empêchant à tout prix d'opérer. La nécessité s'imposait de secouer ce contact. C'est maintenant chose faite. Dans ce but les gens du village : vieillards, femmes et enfants ont pris ostensiblement la brousse en région découverte. A l'altitude où ils se tiennent, les aviateurs n'ont guère la possibilité de faire la différence entre un gosse et un guerrier : repérant sur la piste ce défilé de silhouettes noires, ils les ont prises pour nous, les ont suivies, les arrosant de bombes. Quand, l'un après l'autre, les cadavres déchiquetés ont jalonné la jungle, les bombardiers ont regagné Mega, persuadés d'avoir anéanti notre détachement qui va pouvoir préparer en paix son coup de main. Qui donc a dit que, chez les Ethiopiens, le sentiment national n'existait pas ? *(A suivre)*

(Copiryght by J.-F. Renaud and « Regards ».)



Les Ethiopiens profitent des vols à basse altitude des avions italiens venus bombarder les villages pour tenter d'atteindre ceux-là avec leurs fusils.

© Archivos Estatales, mecd.es

Photo Juliette Lasserre

Les belles cerises que l'on vient de cueillir, les belles cerises croquantes et fraîches à la bouche.

FÊTE de la CERISE en VALLESPIR

Par Ludovic MASSÉ

Photos Michel SAGELOLY

s'est vengé. On n'avait pas cru devoir l'honorer suffisamment, le jour de la procession; et justement, il fait la pluie et le beau temps. Il a montré qu'il valait quelquefois mieux s'adresser au saint qu'à Dieu. La leçon sera comprise...

◆◆

Le Vallespir va fêter le millénaire de la cerise que Lucullus, dit-on, importa, à Rome, parmi cent autres trophées...

La cerise, c'est encore une cadette du raisin que des guerriers carthaginois essaimèrent, deux siècles plus tôt, sur les coteaux de Rasiguères et du Fenouillet, en Roussillon. Il n'est pas une gloire qui ne soit barrée... Enfin l'ancienneté du raisin, c'est tout de même quelque chose ! Au fond des temps, le chercheur trouve un pépin. Il s'émerveille. Il y a de quoi. Il y a de quoi monter une belle publicité. Il traduit cela en slogan. Il traduit cela en discours. Les slogans et les discours les plus ingénieux sont de pâles petites choses en regard d'un muscat romain ou d'un bigarreau napoléon... Mais il y a les chiffres... Les chiffres ont toujours leur éloquence. Les premières Saint-Georges se sont vendues tente francs le kilo, tout simplement...

La cerise avait eu des débuts modestes. Elle a mis des siècles à trouver sa voie royale. Avec l'amande — la douceur — l'abricot — la passion contenue — la pêche — la candeur veloutée — elle s'était effacée petit à petit des plaines grasses pour se retirer sur les coteaux. La vigne déferlait de tous côtés. Les crêtes, l'écart, les versants rudes au pied desquels venait gronder la marée vineuse, étaient comme les derniers îlots de poésie où quelques arbres fruitiers croûlaient en flocons blancs et roses, au printemps. C'était le rude temps de la poésie le vrai climat de la poésie... Puis la vague vigneronne avait reflué. Le phylloxéra, le mildiou, la cochylis, l'oidium, toutes les lèpres, les gales et les choléras de la vigne avaient brisé son élan. Il y a de la sagesse dans les fléaux. Dans tous les coins soleilleux, abrités des vents, le paysan avait appelé le verger à la rescousse du vignoble. En Conflent, la pêche. En Vallespir, la cerise. Cela avait fait merveille. La cerise s'était carrément mise à détrôner le raisin. Une revanche à marches forcées. Elle l'avait chassé de ses coteaux, de ses terrasses, et jusque de ses terreaux noirs d'humus. Là où des myriades de ceps, de leurs bras atrophiés et difformes de nabots, caricaturaient l'offrande, surgirent soudain des troncs luisants et fermes comme des colonnes...

◆◆

Alors, le cerisier devint ambitieux. Non content d'avoir reconquis ses quartiers, il empiéta sur les quartiers voisins. Il enrichit la cité, la vallée, le pays. Il décupla son terroir. De la poésie, il passa avec armes et bagages au commerce. Il recula les bornes de ses origines. Il déborda dans le temps et l'espace. Il remonta à diverses sources et les tarit à son profit. Il rencontra des saints, des saints de calendrier, et les entraîna dans ses farandoles. Et les saints, séduits de tout temps par la prospérité, se laissèrent faire. Un jour, il adopta le fils de Dieu lui-même. Ce fut une trouvaille. Ce fut une accordaille. Aux Pâques, à la procession, le fils de Dieu ressuscité porte en guise de boucles d'oreilles, deux *penjols* de Saint-Georges, des cerises rosées, toutes timides, et semblables à la première émotion du printemps...

MARCHE DE PLEIN AIR

Le marché de Céret est grand ouvert. A l'offre et à la demande. Au soleil et au vent. Cette année, à la pluie elle-même. Il y a un saint qui a trahi. C'est saint Roch. Il a moins que trahi : il

L'art de présenter les cerises. Avec cent bigarreaux bien maçonnés, un emballeur adroit enfonce la plus belle mosaïque

Le marché se tient sur une place miraculeusement pleine de gravité, d'harmonie et de mesure. Une admirable statue de Maillol y commémore la mort et la vie, le désespoir et l'espérance, la fin et le commencement. Les frissons du printemps passent entre deux averses d'hiver attardé. Quelle vibration et quel émoi dans ces éclaircies où deux saisons s'empoignent, tantôt dessus tantôt dessous, et suspendent le souffle des hommes qui croient toujours que leur destin est en jeu. La foire qui commence, les corbeilles rouge-bord, les chiffres qui tombent de bouches si minces qu'elles en paraissent mauvaises, les yeux qui s'enfièvrent, les mains qui tremblent, les doigts qui trébuchent, la cupidité, la rapacité qui s'éveillent, le charroi qui chante, le rubis qui roule, le troc de la pourpre et de l'argent, oui, c'est de la vie... Tout cela est parti des champs, du cœur des terres et des orées. Cela a commencé par un geste délicat, comme pudique, de cueilleuse préoccupée de ne point gâter d'une violence, ni pulpe ni queue; cela a continué par un entassement minutieux, espiègle, dans le tablier relevé et épinglé, à plein giron — le geste du semeur à rebours — par des hottées, des corbeillées, des charretées ; et les cahots sont descendus tous ensemble pour faire cette rumeur de cœurs en fièvre, d'accords et de dédits, cette houle de paroles et de sous. Oui, c'est de la vie... Mais ce n'est ni la fin ni le commencement. C'est une suite... Une suite avec ses laideurs et ses magnificences, ses hauts et ses bas. Et la femme de pierre de Maillol, pourtant si attentive au flux et au reflux du cœur et de l'âme humains, n'a pas un tressaillement...

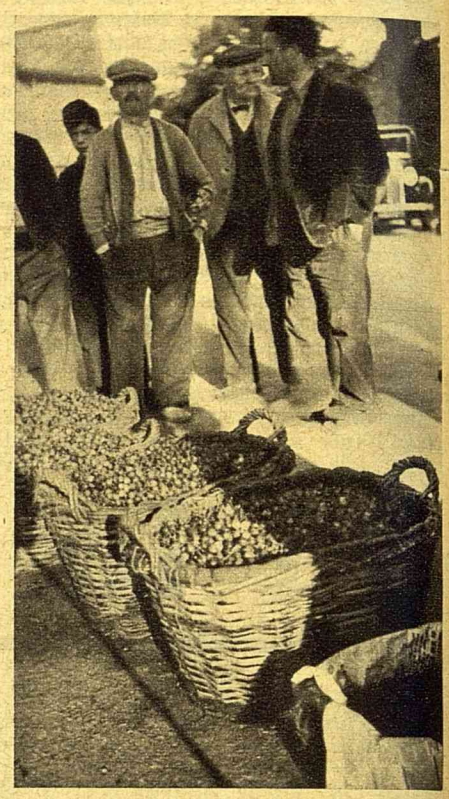
LA FETE SOUS LE TOIT

Quand les officiels, d'ici ou d'ailleurs, fêtent la nature, ils la mettent en boite ou en cornets; ils la pétrifient; ils la momifient — passe encore qu'elle est naturellement embaumée — ils la cloîtrent. C'est la fête intime. La fête entre quatre murs. La fête sous le toit. Pauvre nature confinée au cercueil de bois blanc, étiquetée, primée, couronnée de laurier artificiel...

La fête de la cerise n'a pas échappé à la règle. Tous ces joyaux, toutes ces splendeurs vertes et rouges, en caissettes tranchées au massicot, sous un plafond triste, dans une poussière sans gloire, c'était le triomphe de la production et de l'emballage, mais comme on eût aimé que la merveilleuse fantaisie de la nature s'en mêlât, que le soleil fût du concours, que le ciel purifiât de son haleine cette atmosphère de préoccupation et d'émulation !

◆◆

Mon ami X... est un homme de goût. Il a bon caractère. Je veux dire qu'il sait volontiers être lâche. Il est contre



Le marché se tient sur une place miraculeusement pleine de gravité, d'harmonie et de mesure.

les médailles, les plaquettes et les diplômes, mais il se résigne à l'atmosphère dans laquelle elles se donnent. Il s'extasiait devant tel cageot d'une présentation si impeccable qu'on s'en trouvait figé. Il s'exclamait devant telle trouvaille que le charcutier, le pâtissier, le quincaillier le plus prosaïque renouvelle cent fois par an, à sa vitrine, avec son rognonal, son caramel et son fer-blanc... Il avait raison. Avec cent bigarreaux bien maçonnés, un emballeur adroit enfonce la plus belle mosaïque. Il n'est pas une orfèvrerie qui résisterait à deux poignées de précoces de la Marche investies dans un demi-saladier de Moreau et de Jaboulay... Il avait raison. Des matériaux aussi émouvants ne peuvent qu'émouvoir ; et je lui accorde même qu'ils sont tombés dans les mains mêmes du génie... Mais j'ai emmené, dès le lendemain, au matin levant, mon ami X... dans les champs.

LA FETE SOUS LE CIEL

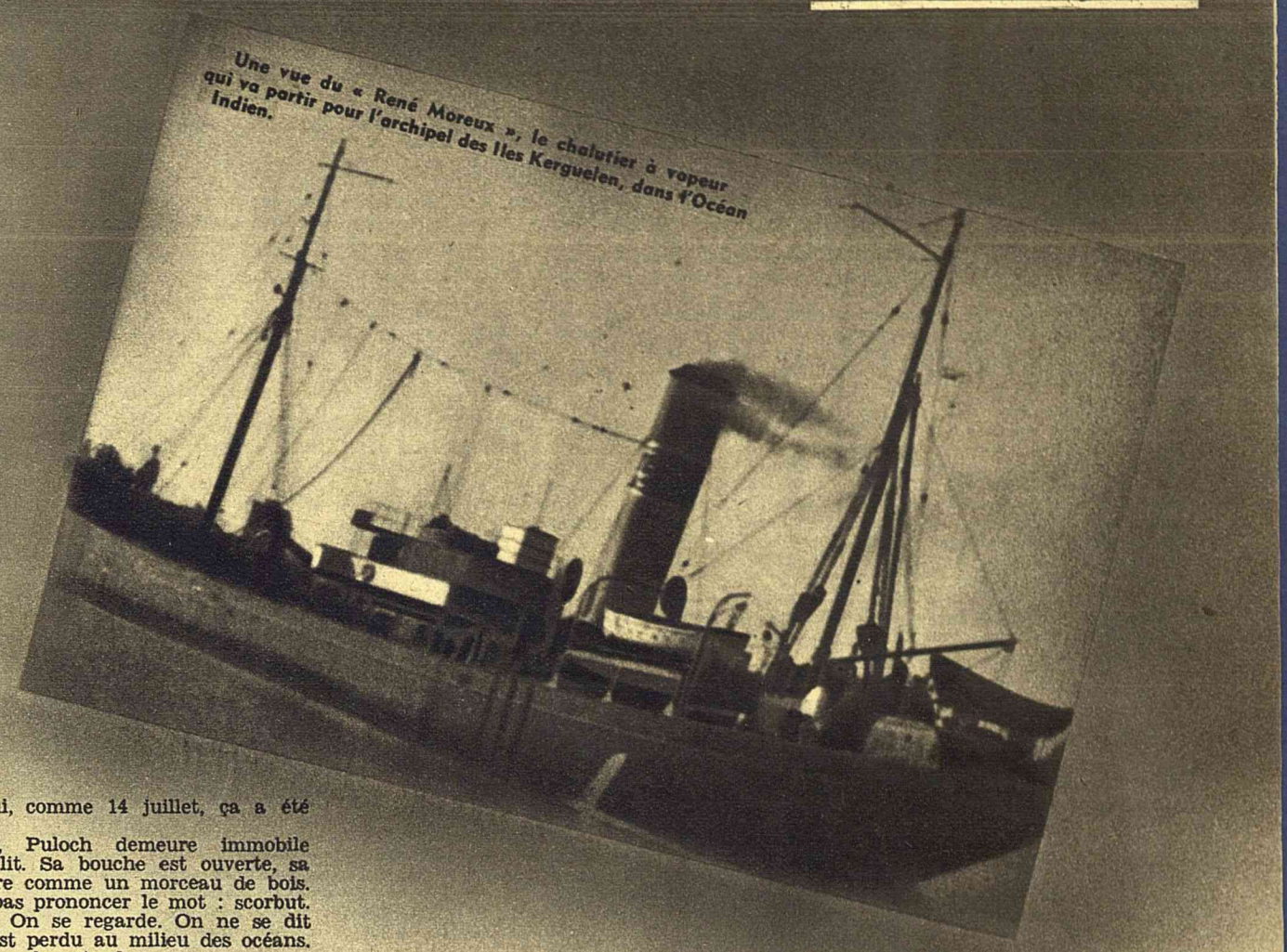
La terre et le ciel étaient fraîchement lavés par l'averse. La lumière dansait sur la pointe de ses pieds fins. Je l'ai planté sans rien dire devant un rameau que le soleil oblique incendiait. Des cris de cueilleuses picoraient le silence de la montagne. Un oiseau s'empiffrait à quatre pas de nous. Le chant d'un essieu rabotait le val... Je l'ai planté devant une corbeillée de bigarreau noir, plus austère et plus chaude qu'un poème antique. Je l'ai planté devant un tablier étalé sur l'herbe, abandonné sous sa croûlante moisson de bigarreau rouge, ni soleilleux, si vibrant, si charnel qu'il semblait que la nature offrait là ses coins de chair la plus sensible, la plus palpitante, la plus éternelle... Et j'ai trouvé une des plus belles revanches de ma vie à constater qu'une larme se formait lentement dans ses yeux...

© Archivos Estatales, mecd.es

édie des ILES KERGUELEN

par Louis GÉRIN

Six hommes, une femme oubliés en plein Océan sur un ilôt sans arbres, sous un climat de feu pendant des mois... ... des mois.



Une vue du « René Moreux », le chalutier à vapeur qui va partir pour l'archipel des Iles Kerguelen, dans l'Océan Indien.

quinze jours, les Robinsons s'ennuyent à mort. Pour comble, le Malgache ayant cassé le ressort du phono, il faut faire tourner les disques en les lançant comme une toupie. Cela fait une musique étrange, qui crispe plus encore les nerfs.

Enfin, le 14 juillet est arrivé. Ils ont mis leur belle cravate et la Louise a fait de beaux plis aux pantalons. On a hissé le drapeau. On s'est offert le luxe d'un foie gras qu'on avait gardé exprès. Seulement, cette fête a remué la Louise et le chagrin lui vient « en gros » comme elle dit. C'est qu'elle a eu une petite, dans l'île, et que la petite est morte au bout de deux mois. Ce n'est pas en ne mangeant que de la langouste que la Louise avait pu avoir de bon lait pour la nourrir. Elle pleurait aussi en pensant à une petite fille de dix ans et à un petit garçon qu'elle avait laissés en Bretagne.

Les hommes aussi se tracassent. Ils pensent que, tandis qu'ils sont ici, en Bretagne. leur petite amie danse avec d'autres. Sûrement, elles les ont déjà oubliés. Ce n'est sûrement pas vrai, mais dans la tristesse, la solitude, l'éloignement, on croit toujours le plus mauvais.

Ah ! oui, comme 14 juillet, ça a été réussi.

Et le 15, Puloch demeure immobile dans son lit. Sa bouche est ouverte, sa langue dure comme un morceau de bois. On n'ose pas prononcer le mot : scorbut. Béri-béri... On se regarde. On ne se dit rien. On est perdu au milieu des océans. Le bateau a du retard.

Et pendant des jours, des jours et des jours, Puloch a enflé. des pieds d'abord, puis du ventre. Un matin, on l'a trouvé mort.

Les autres ont pris des planches, et Le Herledan a fait des clous avec des morceaux de fil de fer. Comme ça, on a pu avoir une sorte de cercueil. On a porté le mort jusqu'à un piton rocheux: la Roche-Quille où on l'a enterré. On a gravé son nom sur une croix avec une pointe rougie au feu.

Puis après, ce sont les ouragans qui sont venus. Il fallait lutter toute la journée pour empêcher le vent d'enlever le toit des cabanes. Dans ce bruit de tonnerre, François s'est mis à gonfler. Il est devenu gros, gros... Ça a fait un deuxième enterrement. Plus que cinq oubliés sur l'île. Quatre pour porter le cercueil, un pour faire le cortège.

— C'est la faute au trop de conserves de bœuf qu'on a mangées, a dit Le Brunou d'un air sombre. Si le bateau n'arrive pas, on va tous crever.

— Il a peut-être fait naufrage qu'il n'arrive pas ? En tout cas, on en enverra un autre. ça ne peut plus tarder, a dit la Louise pour leur remonter le moral.

— A moins que la Compagnie ne nous ait oubliés ? a repris un autre.

C'était ça : là-bas en France, les administrateurs de la Compagnie de pêche avaient oublié que six hommes — plus que quatre, maintenant — et une femme, attendaient sur une île déserte qu'un bateau vienne les sauver.

On s'est décidé à ne plus manger que du poisson. Mais le scorbut est déjà dans leur sang à tous : Le Herledan s'est couché. Puis Brunou s'est étendu. Il tient sa bouche ouverte, et tout d'un coup, il s'est mis à enfler. Et puis c'est la Louise qui se tord sur son lit et qui râle. Tous les autres pleurent comme des enfants.

Mais voilà le Brunou qui se met à rapetisser. Plus la maladie empirait, plus il se ratatinait. Il était temps qu'il meure, il n'en serait plus rien resté, plus rien. On a fait un tout petit cercueil qu'il a fallu des heures pour traîner jusqu'au cimetière, parce que plus personne n'avait de force. La Louise a voulu accompagner son homme. Elle s'est traînée sur les genoux derrière le cercueil. C'est miracle qu'ils ne sont pas tous devenus fous pendant cet horrible enterrement.

Et les jours ont suivi. les jours dans l'attente de la mort. A quoi bon espérer ? On ne mangeait plus rien. On n'osait plus. Enfin, quand ç'allait être la fin, Le Herledan s'est traîné pour trouver quelque chose, coûte que coûte, mais quoi ? Et dans la crique, il a trouvé des œufs de pingouins. Il y avait des mois qu'on attendait que ces oiseaux reviennent de la banquise où ils étaient allés séjourner. C'est peut-être les œufs qui ont sauvé les moribonds. Ça faisait de la nourriture fraîche. Ils ont repris espoir. La Louise a regagné la cuisine. Mais tous, ils avaient peur que les pingouins ne repartent. Ils ne sont pas repartis, mais le Malgache est mort quand même.

— Il faut pêcher du poisson frais, ça nous guérira peut-être du scorbut, a dit Le Quirille.

Il ne pouvait plus se traîner, mais il a quand même pris hardiment la vedette à moteur. Au large, le moteur s'est bloqué. De fortes lames ont emporté l'embarcation vers la haute mer. Le Huludut et Le Herledan ont trouvé des forces pour courir vers le rivage. Mais ils n'ont plus rien vu, plus rien. Ils ont attendu toute la nuit, toute la journée du lendemain. Rien : ni barque vide, ni mourant. Le courant était contraire, et il était bien trop faible, Le Quirille, pour revenir à la nage...

Et maintenant, ils n'étaient plus que trois. Pour combien de jours ? Pour combien d'heures ?

Ils se sont couchés et ils ont attendu la mort. Qu'elle arrive vite, qu'ils soient délivrés de leurs souffrances.

Ce n'est pas elle qui est venue, mais un bateau. Le 6 décembre 1931, le navire tant attendu est enfin arrivé. Au bout de huit mois, la Compagnie de pêche s'était soudain souvenue des oubliés.

Rentrés en France, les survivants ont fait un procès à la Compagnie. Vous pensez bien qu'ils l'ont perdu. On les a condamnés pour leur apprendre qu'une puissante compagnie de pêche a toujours raison. même lorsqu'elle vous oublie et vous laisse crever dans une île déserte.

Cette fois-ci, le voilier qui vient de Saint-Malo ne trouvera aucun vivant dans l'île Saint-Paul. Mais rien ne dit qu'au gai claquement de ses voiles, les morts ne sortiront pas de leur tombe pour montrer aux vivants leurs corps ravagés par le scorbut et les détourner de leur projet de venir vivre dans l'île maudite.

Les gens du « René-Moreux » disent qu'ils n'ont pas peur des fantômes. Espérons que la chance leur sourira. Mais que leurs cinq jolies femmes emportent de France quelques fleurs qu'elles iront déposer au cimetière de la Roche-Quille sur la tombe des tragiques Bretons et de François Ramamonri, le Malgache au grand cœur qui, avant de mourir, eut tout juste la force de faire tourner avec son doigt la « Valse Brune » sur le phono qu'il avait détraqué.

(écrit d'après les confidences de Le Herledan.)

Le chalutier s'en va vers l'aventure des mers. La mer entoure la solitude du bateau, comme elle entoura la solitude des marins qui furent oubliés sur l'Ile Saint-Paul.

© Archivos Estatales, mecd.es

LE GÉNÉRAL D'UN PEUPLE

MIAJA

L'Andalousie : Un soleil brûlant, des terres sèches, des hommes maigres. Ces petits villages sont presque toujours un amas de maisonnettes blanches dont les hommes sont les uniques taches noires. La chaleur endort hommes et bêtes. Là-bas, naissent les taureaux pour les corridas, les seuls fauves qui restent en Europe. On les voit paître paisiblement dans les prairies vertes dont ils ont le monopole; après, on les voit dans les courses éventrer des chevaux et tuer des hommes. De même, les hommes restent des heures assis à l'ombre en regardant couler les jours et les nuits, et soudain ils éclatent, brûlent, tranchent les problèmes, poignard en main. Ainsi la guerre a provoqué chez les hommes d'Andalousie des attitudes diamétralement opposées : rester chez eux, assis devant leur porte avec un fatalisme oriental, s'élancer dans la mêlée avec une décision farouche.

Au commencement de la guerre, la plupart de ces villages formaient des guérillas et nommaient des capitaines de fortune choisis parmi les plus braves. Ils se battaient, face aux soldats de métier et aux armements redoutables, avec des moyens primitifs : le fusil de chasse, les pétards des mineurs, l'ancien pistolet, même avec les frondes des vachers et les « navajas », grands couteaux à cran. Ils ont été mitraillés, canonnés, bombardés rageusement, mais ils ont tenu tête pendant des mois, mais leurs chefs ont acquis le rang de chef suprême.

Un jour — c'était dans un petit village de la province de Cordoba — on convoqua tous les guérilleros : le gouvernement de la République, surmontant toutes les difficultés, était en train d'organiser la défense de l'Espagne loyale. On envoya le général Miaja pour assembler et organiser ces gens dispersés, en un front et une armée. On avait préparé la réception dans la mairie du village, une grande maison de pierres avec un salon dallé et un balcon dans lequel flamboyait le grand drapeau national. Le chef des volontaires se promenait, nerveux, dans le salon en parlant avec son « compadre », son copain et lieutenant.

— Il tombe bien, ce type. Tu verras que ça va être fameux. Il va en entendre de bonnes. Ici, c'est pas Madrid, je le dirai à « Son Excellence », de quoi nous avons besoin. S'il croit que nous continuerons à nous battre avec des fusils comme ça et à fabriquer des billes en fondant le plomb dans les poêles, il se trompe. Qu'on nous donne des fusils, des mitrailleuses, des bombes, des canons et des avions. Sinon, je m'en fiche !

Il arriva, le type. C'était un bonhomme à la figure ronde, au ventre rond, les jambes courtes, un regard perçant à travers ses lunettes, un sourire aux lèvres, qui grimpa l'escalier de pierre, tapa amicalement l'épaule du capitaine et lui dit tout court :

— Bon ! bon ! mon vieux, qu'est-ce qui se passe, par ici ?

Et ce fut un flot de réclamations farouches qui tomba sur le général. Celui-ci faisait les cent pas à travers la salle sans mot dire en regardant de temps en temps le jeune homme du coin de l'œil. A bout de souffle, le capitaine finit par se taire.

Alors, le général fit volte face, lui tapa de nouveau sur l'épaule, mais dru cette fois, plus du tout amical. Et il lui dit très sérieusement, l'œil sévère :

— Vois-tu, petit, il n'y a qu'une personne au monde à qui je permette de me crier après. C'est ma femme. Je t'excuse pour cette fois, tu ne pouvais pas le savoir. Mais la prochaine...

Après, ils s'assirent tous deux pour étudier et organiser un des fronts les plus importants de l'Andalousie.

C'est là le grand secret du général Miaja : il sait parler aux gens du peuple, il sait agir avec eux, il fait des soldats là où il n'y en avait pas. Il jure comme eux, il risque sa vie avec eux. Donc, ils l'adorent.

Il évoque souvent avec orgueil et affection le souvenir des « figaros » — c'est le surnom qu'il a donné pour toujours à un bataillon de coiffeurs — qui se sont mis à sa disposition le 7 novembre 1936 et qu'il plaça aux portes de Madrid pour barrer la route à l'invasion. Il les haranguait à la blague :

— Nous n'avons pas de fusils, les fils, mais j'espère que vous aurez tous vos rasoirs pour leur faire la barbe, à ces salots de Maures !

Cette nuit-là, où le monde entier s'attendait à entendre la voix de Franco à la radio de Madrid, et où même, un gouvernement sud-américain envoyait ses « félicitations » chaleureuses au Caudillo, adressées Ministère de la Guerre, Madrid, Miaja recevait du gouvernement républicain la responsabilité suprême de la défense de Madrid. Quelle responsabilité !

Dans la banlieue, une armée dotée de tout le matériel de la guerre moderne. Dans le ciel, de lourds avions crachant les bombes. Et comme défense, des hommes par milliers mais rien que des hommes. Rien pour les armer.

Il y avait là de quoi effrayer un vieux général. Il disposait d'une poignée de bataillons pittoresques aux noms pompeux : « les Lions rouges », « les Aigles rouges », « le Bataillon de la Mort », « la Plume », formés par les syndicats. Ainsi, les « Lions rouges » étaient des commis et « la Plume » des employés de bureaux ayant jeté, les uns leurs blouses blanches, les autres leurs faux-cols.

Comme soldats proprement dit, il comptait seulement le cinquième régiment, discipliné mais sans armement suffisant, les premiers volontaires internationaux, les gardes d'assaut de Madrid. Beaucoup de ces hommes ne possédaient plus qu'une quinzaine de cartouches par fusil et la défense anti-aérienne était réduite à quatre mitrailleuses Hotchkiss qui se promenaient dans les

rues de Madrid, placées sur des voitures légères de la police. Alors, Miaja se décida à parcourir les fronts, donnant des ordres directs aux combattants et les encourageant de sa présence. Il ne voulait pas mourir dans son lit, comme tous les généraux, dira-t-il plus tard.

Dans le parc de l'Ouest, les Maures étaient arrivés jusqu'aux murs de la Prison Modèle, l'encerclant à moitié. Les miliciens s'étaient repliés de l'autre côté de la place de la Moncloa où s'ouvrent les portes de la prison. Le général était dedans avec son état-major sans pouvoir sortir, les Maures escaladant les murs. On se battait dans le chemin de ronde, le général et ses adjoints se trouvaient au pied des murs de la façade opposée, attendant le développement de la lutte. Ce mur donne sur une ruelle encore protégée des coups de fusils et comme quelqu'un proposait de sauter par là pour s'enfuir, Miaja riposta :

— Si vous croyez que je peux faire la Montgolfière, vous vous trompez.

— On pourrait s'arranger avec une échelle.

— Tiens, ce serait rigolo. Moi, avec mon ventre, en train de jouer aux pompiers.

— Alors, que va-t-on faire ?

— On a bien le choix. Si les Maures arrivent, on peut les recevoir. S'ils n'arrivent pas, nous ne ferons pas de réception.

Les Maures furent refoulés et le général sortit par la porte centrale de la prison pendant que les rafales de la mitrailleuse balayaient la place de la Moncloa. Sous la voûte, il se tourna vers ses compagnons et grommela :

— Vous voyez, Messieurs, c'est plus commode de sortir par la porte, elle est faite pour ça.

Cette nuit, une nuit noire et pluvieuse, il trébuchait dans les ténèbres et coula à pic dans un trou d'eau. Il fut trempé jusqu'aux cuisses. On raconte qu'il enfila les pantalons d'un milicien mort. Ce n'est pas tout à fait exact. Pendant deux mois, un milicien revendiqua l'honneur de s'être battu cette nuit-là en caleçon. Puis cet orgueil fut tranché un jour par la mort sur le front. C'était des pantalons bleus d'ouvriers dont on évoque parfois le souvenir dans les couloirs du Ministère de la Guerre.

Ces couloirs étaient auparavant le domaine des rats, l'égout où l'on jetait toutes les bêtes mortes de l'Espagne. Ce sont de vastes souterrains qui servaient jadis d'archives au Ministère des Finances, mais seulement pour les affaires très vieilles. On y trouvait des anciens titres de la dette de l'Etat espagnol du temps de Charles III ou de eFrdinand VII, il y a un siècle et demi.

On a chassé de là les rats et les paperasses, aménageant les pièces une par une pendant que les militaires marchaient sur des montagnes de papiers rongés et jaunâtres. Depuis des mois, toute une citadelle est née avec des bureaux, des chambres à coucher, des casernes et même des geôles pour les prisonniers de guerre. Dans un coin à l'abri des obus qui tombent journellement dans les grandes cours du bâtiment, on trouve la demeure du général avec son bureau, sa cuisine, sa salle à manger, sa chambre à coucher et son Central Téléphonique. Les visiteurs le trouvent là comme un bon bourgeois, dans un veston de flanelle, parlant d'un ton bourru aux gens de son entourage, au téléphone ou à son chien Sandy, un petit chien bâtard qui, un jour, au front, vint se frotter aux jambes du général.

Une fois, après avoir signé sa photographie pour un de ses visiteurs, Miaja dit à son secrétaire :

— Vois-tu, me voici devenu une vedette : on m'apporte des fleurs, des cadeaux, on me demande des autographes et j'ai même mon chien favori.

Depuis, il aime à employer le mot français « vedette » chaque fois qu'on lui demande un portrait dédicacé.

Et il garde toujours son éternel sourire moqueur qui ne s'effaça jamais pendant les jours les plus affreux de la guerre, même lorsque des obus sont tombés près de lui, ou lorsqu'il apprit la chute de Bilbao. Même la crainte pour les siens, prisonniers des fascistes, n'a pas suffi à changer sa mine de bon papa.

Général du peuple et non pas général de salon, il n'aime pas les visite protocolaires qu'il est cependant obligé de recevoir, ni les compliments creux.

Un jour, un ancien colonel est entrée dans son bureau avec de grandes démonstrations de joie, lui donnant l'accolade et lui faisant les éloges les plus flatteurs. L'explosion passée, le général demanda au colonel l'objet de sa visite. Ce dernier répondit :

— Voilà, je suis en congé et je n'ai pu m'empêcher de venir me mettre à ta disposition et d'avoir le plaisir de te féliciter.

— Alors, c'est fait. Je suis félicité et je note que je dispose d'un colonel de plus.

L'officier resta bouche bée, puis finalement claqua les talons en saluant : « A vos ordres, mon général ! »

Lorsque le visiteur est un étranger dont il ne comprend pas la langue, il a parfois des réactions soudaines. Une fois, un journaliste anglais arriva pour l'interview consacrée. Le général écoutait patiemment le mauvais français du visiteur en répondant dans son français à lui qui ne vaut guère mieux. Il s'ennuyait visiblement, les mains au dos comme un vieux professeur, le regard au sol sous les verres de ses lunettes.

Qu'est-ce qu'on peut bien faire avec un type qui demande au général « quand il fera la prochaine offensive » ?

Le général leva la tête et demanda brusquement au journaliste : « Eh bien ! est-ce qu'il boit, le monsieur ? »

Etonné, l'Anglais, rigide et compassé, riposta sèchement : « Moi ? je ne bois jamais ! » Le général le regarda du coin de l'œil avec une moue de commisération, et se tournant vers moi : « Moi, si. Et toi aussi, non ? » Il me poussa vers sa chambre en ajoutant : « Alors, nous prendrons un verre de bière ». Pendant qu'il buvait il grommela : « Il est drôle, ce type. Il me demande quand je ferai la prochaine offensive... Si encore il m'avait au moins apporté un avion. »

ARYL.

(*Voir la suite page* 22.)

© Archivos Estatales, mecd.es

DU TRAVAIL POUR TOUS ? PAS ENCORE...

ONZE MILLIARDS pour les GRANDS TRAVAUX

Par Pierre MARS

SUR les murs de Paris, une belle affiche est apparue la semaine dernière. Un poing se serre sur un manche de pioche dont le pic s'enfonce dans une rue étroite et sombre bordée de maisons-taudis. Au-dessus, dans un coin de ciel bleu, des constructions claires sont silhouettées.

Un texte court renseigne :

« Construire des immeubles sains, des écoles, des hôpitaux, des sanas, des crèches, des stades des piscines, des abris pour la défense passive, des routes, etc... EST-CE POSSIBLE ? OUI !

Enfin, grâce à notre campagne, 11 milliards sont, par décret, consacrés aux grands travaux.

C'est insuffisant pour absorber le chômage. Cependant la mise en route de ces travaux doit être immédiate.

Les 70.000 chômeurs du bâtiment demandent du travail ! »

Cette affiche vient d'être posée par le Comité régional du bâtiment parisien, quelques jours après la sortie du deuxième train de décrets-lois portant, on le sait, sur les moyens devant amener, dit le rapport général présenté le 24 mai à la signature du président de la République **« une amélioration durable et profonde de la situation économique ».**

Le chapitre I de cette deuxième série de décrets débute ainsi :

« Le gouvernement a estimé que l'accélération de la reprise de l'activité économique serait obtenue par l'exécution, avant 1941, d'un plan de travaux d'intérêt général d'un montant de 11 milliards, dont seraient appelées à bénéficier les différentes branches de l'activité nationale. »

1936, 1937, 1938...

« Grâce à notre campagne », souligne, dans son affiche, le Comité régional du bâtiment. C'est qu'en effet, les organisations syndicales et la fédération du bâtiment, n'ont cessé par leurs journaux, par les réunions, par affiches, d'attirer l'attention sur la nécessité d'un programme de grands travaux d'intérêt général et productifs, comme déjà il était réclamé dans **le programme du Front Populaire** — ce programme dont trop de clauses restent inappliquées depuis deux ans...

En février 1937, à la réunion du Comité national du bâtiment, le secrétaire de la Fédération, Arrachart, déclarait :

— **Nous voulons un plan de grands travaux de dix milliards a exécuter dans sa plus grande partie en 1937... »**

Et il proposait pour le financer, un appel à l'épargne publique !

Enfin, au cours du Comité national fédéral du bâtiment, qui se tint cette année les 24, 25 et 26 février, **Brout,** président de la Fédération et député de Paris, développa un rapport substantiel sur ce même thème : **« DU TRAVAIL POUR TOUS »** par **« la destruction des taudis, pour donner des logements sains et aérés au peuple, pour secourir les chômeurs ».**

Défendant leurs moyens de vie en même temps qu'ils songeaient à l'intérêt du pays, les travailleurs du bâtiment par la voix de Brout, réclamaient « une politique hardie de grands travaux ».

Et le militant donnait quelques exemples typiques de ce qui est à faire dans ce domaine — où il y a tout à faire :

DE L'EAU, DE L'EAU SAINE !

— ...La suppression des taudis qui coûtent si cher à la santé publique, les travaux de viabilité, de construction et d'aménagement d'écoles...

De même qu'il y a le logement-taudis, il y a, pour la honte de notre pays, l'école-taudis ».

Le président de la Fédération soulignait l'ampleur de l'œuvre à réaliser :

« ...Qu'il s'agisse encore de travaux d'électrification de nos campagne, de travaux de tout-à-l'égout, d'adductions d'eau permettant de fournir à chacun de l'eau saine en quantité suffisante... »

Et il citait encore parmi les travaux dont on a beaucoup parlé... sans jamais faire grand chose :

— Je veux rappeler en ce qui concerne l'alimentation en eau de la population parisienne, que les travaux du Val de Loire décidés depuis longtemps, permettraient de fournir à notre région une eau saine, en quantité suffisante et non de lui imposer de l'eau de Seine javellisée et de risquer à une certaine époque de l'année, en cas de sécheresse, l'épidémie par l'emploi de cette eau et l'insuffisance même de celle-ci ».

Observation fort juste : nous venons de passer une période exceptionnelle de sécheresse et l'on a pu lire dans certains journaux, à cette occasion, des informations au sujet du manque d'eau et des procédés « d'assainissement » employés pour celle qui est fournie, qui ont confirmé la justesse des déclarations du militant ouvrier et député communiste de Paris.

ONZE MILLIARDS...

Les suggestions et propositions des travailleurs du bâtiment étaient si judicieuses, touchaient si bien à l'ensemble du problème qu'il est indéniable que le décret-loi du 24 mai s'en inspire nettement.

Certes, avec une certaine timidité. En 1937, le secrétaire général du bâtiment estimait à 10 milliards la somme qu'il était nécessaire d'investir — et en majeure partie pour l'année — pour les grands travaux.

Le décret loi du 24 mai a décidé qu'une somme de 11 milliards — dont six fournis par l'Etat et cinq par les collectivités — va être utilisée à cet effet... mais sur trois années. De plus, ce sont des francs à 8 centimes, des francs-Marchandeau, des francs à nouveau dévalués...

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

Cependant si ce plan n'est pas suffisant pour donner « du travail pour tous » on doit attendre de ce programme, tel qu'il est, une sérieuse atténuation au chômage qui sévit dans les diverses catégories du bâtiment, comme une amélioration des conditions de vie tant à la ville qu'à la campagne, et de la situation économique elle-même.

MAIS IL NE FAUT PAR TARDER !

C'est tout de suite qu'il faut les commencer. Les plans sont prêts depuis longtemps. Aussi faut-il que, « les chantiers ouvrent sans délai » comme le décret lui-même en signale la possibilité.

Où vont s'installer ces chantiers ?

Le décret l'indique :

« Ils auront pour objet l'aménagement des ports, des voies navigables, l'aviation civile, l'extension et le perfectionnement du réseau routier, la construction de grands itinéraires notamment dans la région parisienne, l'équipement sanitaire par des constructions d'hospices, d'hôpitaux, de sanatoria et de dispensaires, l'édification de nouvelles constructions scolaires, la lutte contre les inondations, des travaux pour les services des P.T.T. »

A ce programme déjà fort vaste, s'ajoute ce qui est réservé spécialement pour la vie rurale :

« Une place particulièrement importante sera réservée aux travaux ruraux en vue d'électrification des campagnes, des adductions d'eau, des travaux forestiers, de l'amélioration de la vicinalité. »

LA PIOCHE DANS LE TAUDIS

La lutte contre le taudis est comprise dans ce programme de grands travaux.

« Le plan, lit-on, encore dans le décret, **permettra non seulement d'apporter de nombreuses améliorations en ce qui concerne les habitations rurales mais encore d'attaquer résolument le problème des taudis... »**

Ceci par la construction de nouveaux logements sous le régime de la législation des habitations à bon marché; on souligne que ceci visera en particulier la région parisienne. Mais le taudis existe aussi en province, non seulement dans tels grands centres mais dans les bourgades rurales.

La tuberculose — cette maladie du taudis — fait des ravages aussi bien à la campagne qu'à la ville !

Dans le but d'y porter remède, **« le programme envisagé comporte outre quatre cents millions d'avances aux communes pour leur permettre la destruction d'îlots insalubres, la mise à la disposition des organismes constructeurs, avant décembre 1940, d'une somme de un milliard deux cents millions de francs ».**

LA QUESTION DES CREDITS

Nous ne pouvons aborder dans cet article la question du financement de ces travaux. Nous avons dit plus haut que l'Etat en fournira six milliards tandis que les collectivités devront en trouver cinq, par voie d'emprunt sur le marché local, en particulier.

Enfin des prêts à moyen et à court terme à l'industrie, au petit commerce, à la petite industrie et à l'artisanat seront consentis, et pourront, dit-on, atteindre trois milliards.

Une clause du décret devra être précisée cependant :

On nous dit que des prêts à intérêt très réduit seront consentis **« à des entreprises saines paralysées dans leur développement ou leur activité par un passif trop onéreux ».**

Il ne faudrait pas — comme cela s'est produit déjà — que l'on réserve l'avantage de ces « bonifications » à des grosses firmes, aux trusts, au détriment de la petite industrie et de l'artisanat, si intéressants.

(Voir suite page 22.)

© Archivos Estatales, mecd.es

Des campeurs viennent laver leur vaisselle dans la Loire. Sur la rive, en face, se dresse le château d'Amboise.

AMBOISE ville du passé

Dans la Loire, une île

AU SEUIL d

LE dimanche 29 mai, la ville d'Amboise inaugurait dans une île de la Loire, l'Or, face au château construit par Charles un terrain de sports et de loisirs que tout l'emplacement de l'île. Plus qu'une cérémonie traditionnelle, cette inauguration revêtait un caractère social d'une vibrante actualité. Une municipalité de France, une municipalité d'une vieille ville de France faisait ainsi don à la jeunesse d'une île merveilleuse de 35 hectares, plantée d'arbres centenaires. Fait dans lequel on peut voir tout un symbole d'une évolution sociale et pacifique qui développe chaque jour avec une ampleur sans cesse accrue.

Ainsi, la jeunesse, par son ardente vitalité conquiert lentement le droit à la joie et aux sports, cette jeunesse qui deviendra une génération d'hommes sains et de citoyens pour qui le travail cessera d'être la morne tâche sans espoir de chaque jour, pour devenir une manifestation joyeuse de la vie.

SUR une longueur de 1.800 mètres, sur une largeur de 200 mètres, l'île d'Or s'allonge au milieu de la Loire et mire ses arbres immenses dans les eaux pâles du fleuve. La quiétude bleue tendre du ciel de la Touraine l'enveloppe comme une caresse, et les nuages qui viennent de l'Ouest et qui glissent au-dessus d'elle semblent comme autant d'indécises et nostalgiques promesses. De chaque côté du fleuve le doux valonnement des collines s'abaisse en pentes douces vers les rives. A la pointe d'un promontoire rocheux dominant le fleuve, face à la Loire, le château lance dans le ciel ses campaniles Renaissance. Et dans la poésie presque surnaturelle de ces paysages, on oublie que ce sont dans ces mêmes lieux, sous ce même ciel, dans la même atmosphère douce du climat, que des civilisations se sont heurtées dans des luttes farouches et que les destins des dynasties s'y sont joués.

Dès l'époque gallo-romaine, l'éperon qui domine la Loire et où s'élève aujourd'hui le château, était fortifié et les premières hordes barbares y batailèrent dans le courant du v^e^ siècle. Lorsque ces hordes se furent stabilisées en Gaule, toute la vallée de la Loire devint le terrain de luttes entre Francs et Wisigoths. C'est dans l'île d'Or qu'Alaric, roi des Wisigoths et Clovis, roi des Francs, signèrent, en 504, un traité d'alliance. En ce jour, les guerriers des deux rois célébrèrent cette alliance dans une bruyante et farouche orgie. La fête se continua tard dans la nuit à la lueur des torches qui trouaient les massifs de feuillage de leurs lueurs rouges. Les coupes de cuivre pleines de vin de la Loire circulaient de main en main ; des quartiers de viandes cuisaient en grésillant sur de grands feux de bois, et les guerriers aux longues moustaches et aux cheveux tressés hurlaient leurs chants de guerre frappant de leurs armes leurs cuirasses et leurs boucliers de fer garnis de cuir.

Au moment de l'unité franque, Charlemagne convoquait le « ban » et « l'arrière-ban » de ces vassaux de l'Ouest dans cette île d'Or, et de là les guerriers et les preux du grand Empereur partaient pour l'Espagne, la Lombardie, l'Ecosse ou l'Allemagne, au son des cors, dans le martèlement des sabots de leurs chevaux bardés de fer.

Après la mort de Charlemagne, les barques normandes remontèrent la Loire jusqu'à Blois. Amboise connut la nouvelle invasion de ces hommes blonds aux yeux bleus. Leurs barques amarrées, les Normands campaient dans l'île; les flammes de leurs feux de camp dansaient au fond de leurs yeux couleur d'aventure et scintillaient sur leurs longues cottes de mailles et sur leurs petits boucliers ronds.

En pleine époque féodale, après les Croisades, alors que les rivalités féodales avaient fait du comte d'Amboise le seigneur du pays, l'ordre des hospitaliers de St-Jean de Jérusalem construisit, au XII^e^ siècle, dans l'île d'Or, une curieuse chapelle de style Plantagenet, style qui marque la transition entre le roman et le gothique. Elle existe toujours, sous la frondaison gigantesque des arbres, toute couverte de mousse et de lierre, dans une bonne odeur humide et douce de sous-bois. On peut y voir l'abreuvoir où les chevaux des Templiers se sont désaltérés.

Les hommes changeaient, qui passaient sur les rives de la Loire. Et ce furent bientôt Quentin Durward, au

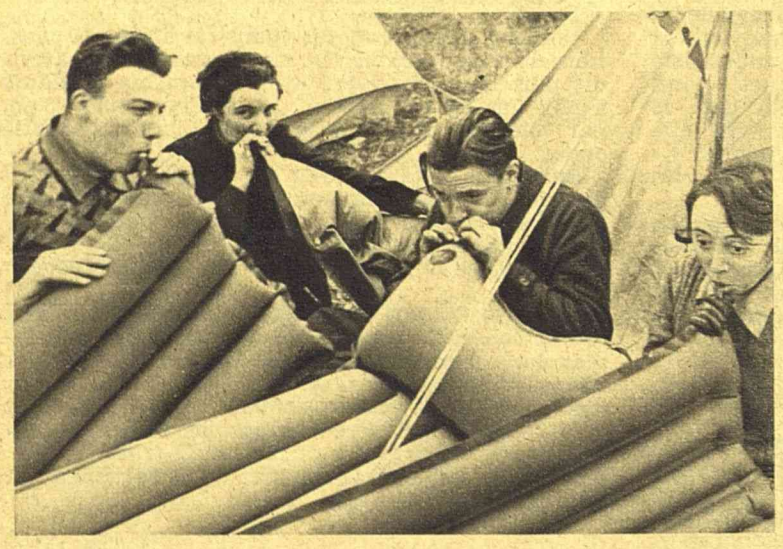
Elle dormait depuis siècles, Alaric et Clovis signèrent traité d mait tout au long de ses rues q les coteaux couverts de elle d grincement de la porte maison dans le bruit des sabots de un v pensif et hospitalier, elle d surtout tesse de ses persiennes dans fuyants et pleins d'une hypo tesse, geoisie qui, ayant grandi à des cho mène une existence terne et bêtemen

Elle dormait, à l'affût des to digne, reuse d'un passé dont elle n'éta de vagu comme par un spasme d'agonisan tilantrop relles de clochers, par de mesquin manœuvres électorales.

◆◆

Mais la vie ne peut indéfiniment relles d'un château « Renaissance ». en marche, éternellement en marche sent que chaque jour renouvelle. Et v routes qui longent la Loire, résonnent nouvelle invasion: la grande invasion pac ple de France qui marche lui-même mai conquête de son propre pays. Ce ne sont plu cuivre des hordes franques qui feront résonn lage des rives; ce sont les chants joyeux des et des campeuses qui marchent, le sac au d sont plus les barques orgueilleuses des Norma sillonneront la Loire, mais les canoes où pagai à côte des jeunes hommes solides et des jeune aux chairs fermes.

Congés payés ! Loisirs ! Grandioses et saines



La nuit s'approche. Des campeurs gonflent leurs matelas pneumatique.

© Archivos Estatales, mecd.es

une ... e de loisirs

...UIL de L'AVENIR

Un banc de sable effleure la surface de la Loire. Dans un sentier qui longe le fleuve, un groupe de campeurs passe, parmi les branches

par Paul TILLARD

Reportage photographique de H. CARTIER

cœur plein d'amour, et les gardes écossais de Louis XI qui galopèrent autour du château dont le roi de Plessis-les-Tour avait fait le séjour de sa femme, Charlotte de Savoie. Plus tard encore, Charles VIII qui guerroyait en Italie, fit abattre le vieux château d'Amboise pour le remplacer par celui qui subsiste encore aujourd'hui.

Les travaux furent rapidement et sauvagement menés, les ouvriers travaillant la nuit à la lueur des torches ; l'hiver, on arrosait les pierres d'eau chaude pour permettre de continuer le travail. Le roi ne put longtemps jouir du château qu'il avait fait construire. Un soir d'ivresse, bien que de petite taille, il se heurta le front contre la poterne d'une porte basse et mourut quelques heures après.

Les gentilshommes d'alors, brillants cavaliers aux bottes souples et aux manches bouffantes venaient dans l'île d'Or, croiser le fer et se pourfendre pour l'amour une belle. Et peu à peu, au fur et à mesure que l'uni... du royaume se réalisait autour de la maison de France, Amboise perdait lentement son caractère de ville ...rière pour devenir le séjour de repos des rois de ...e. Ils y restaient quelques semaines, se délassant ...ais du Louvre et de ses conspirations journalières, ...t des journées entières dans la forêt d'Amboise, ...ntaient vers Blois et Chambord où ils se li... de nouvelles fêtes et à de nouvelles chasses. Un ...l sanglant, en 1560, alors que les guerres de re... ...ent les uns contre les autres catholiques et ... La conspiration fomentée par le gentilhom... ...t La Renaudie fut éventée. Les protestants ...s en masse. L'effroyable répression dura ...s. Les roturiers furent pendus au balcon ...eau; les nobles furent décapités et écartelés. ...assacre, malgré la puanteur exhalée par ... cadavres qui s'amoncelaient dans les ...aient à pourrir, Catherine de Médicis, ...eune femme Marie Stuart vinrent regarder ...ui continuait son atroce besogne.

...événement, le château fut abandonné ... n'y vinrent plus qu'en passant. ...eul, alors intendant de la Touraine ...s Tours (pour faciliter le commerce ...ndustrie de soieries) la grande ...x qui passait autrefois par Amboise ...up porté à la ville. Amboise ...nant la résonance de tom-

...siècles, la vieille ville où ... traité d'alliance. Elle dor... ...s rues qui grimpent vers ..., elle dormait dans le ...aison de troglodytes, ...e un vieux vigneron ... surtout dans l'étroi... ..., dans les regards ...itesse, d'une bour... des choses fortes, ... bêtement amou... ...digne, secouée ...e vagues que... ...ilantropiques

...aux tou... doit être ... un pré... sur les ... d'une ... peu... à la ...

sations du Front Populaire ! Le long des routes marchent les campeurs. Aux fenêtres des wagons, les visages durcis des vieux travailleurs sourient dans un renouveau de soleil et de joie.

Les feux de camp s'allumeront sur les rives du fleuve. Leurs flammes ne scintilleront plus sur les cuirasses des guerriers; elles éclaireront les visages souriants et pacifiques d'une jeunesse heureuse qui s'évade pour quelques jours des rudes travaux de la vie quotidienne. Tout au bord de l'eau, un campeur en rêvant, jouera un air d'harmonica. Le chant glissera sur l'eau, se perdra dans les feuillages, remuant lentement la grande poésie du soir.

Jeunes ouvriers dont la journée se passe à l'usine dans le fracas des marteaux frappant le fer, dans le grincement des grues, dans l'infernal clameur des moteurs en mouvement, vous qui avez besoin d'un air large et nouveau pour vos bronches encrassées, mettez sac à dos et venez chanter gaiement sur les routes de France. Et vous aussi, jeunes paysans qui ne connaissez de votre pays que le doux bercement des collines qui bordent votre horizon, mettez aussi sac au dos; rejoignez vos frères ouvriers. Ensemble vous apprendrez à connaître et à aimer ce pays dont vous êtes les seuls maîtres.

Et voilà qu'une des plus vieilles villes de France offre à ce grand mouvement un lieu de rassemblement. Dans l'île d'Or, dans l'île au passé deux fois millénaire, la jeunesse de France pourra s'arrêter au long de sa marche à travers son pays. Il est bien vrai que l'avenir dort au pied des vieilles pierres. Et, face au vieux château où repose Léonard de Vinci, et qui se dresse comme un pur joyau dans le ciel bleu, dans l'île des Templiers, la jeunesse de France, à l'ombre de sa propre histoire, construira joyeusement son destin.

A droite : **sous l'immense voûte de branches et de feuilles, dans la bonne odeur du sous-bois, des campeurs dressent leurs tentes.**
Ci-dessous : **2 générations : les hommes de 40 ans qui ont fait la guerre; assis devant eux, les hommes de 20 ans qui feront la France de demain.** (Photo prise pendant le discours d'inauguration de l'Ile d'Or.)

© Archivos Estatales, mecd.es

LES LETTRES

Federico Garcia Lorca

poète fusillé

INTERPRÉTÉE par *Le Rideau de Paris*, de Marcel Herrand et Jean Marchat, la pièce de Federico Garcia Lorca : *Noces de Sang*, vient d'être présentée, pour la première fois en France, par l'*Association internationale des écrivains pour la défense de la culture*. Emouvant hommage à la mémoire du poète espagnol qui, dans l'été 1936, fut fusillé par les bandes du traître Franco !

Né à Grenade en 1899, Lorca était le type même de l'intellectuel ouvert à toutes les lumières. Licencié en droit, il se consacra exclusivement aux Lettres et, dès 1918, il publia dans sa ville natale un ouvrage de prose : *Impressions et paysages*. En 1921, il fit paraître une plaquette de vers : *Libro de Poemas*, qui reçut un accueil aimable de la part des milieux lettrés.

Grand voyageur, il fit plusieurs séjours en Angleterre, aux Etats-Unis et à Cuba. Je ne parle pas de la France, qu'il aimait entre tous les pays, qu'il fréquentait assidûment et qu'il refusait de considérer comme un pays étranger au sien. De 1921 à 1927, le jeune écrivain ne publia rien. Il voyage, s'instruit, accumule les matériaux.

Poète essentiellement national — ce qui ajoute encore à la honte des auteurs de sa mort paradoxale — Federico se sent l'âme d'un folkloriste acharné. Il explore tous les recoins de sa chère patrie et y recueille une moisson abondante et bigarrée de chansons populaires. Il exhume, en même temps, de vieux *romances* oubliés qu'il enregistre lui-même, pour les archives du *Centro de Estudios historicos*. Ainsi, il contribue, dans une large part, à enrichir le patrimoine national.

En 1927, il publie à Malaga un recueil de *Chansons*. Mais ce n'est qu'en 1928 — il est alors âgé de 29 ans — qu'il fait paraître son chef-d'œuvre poétique : le *Romancero gitano*. Publié d'abord par la *Revue d'Occident*, à Madrid, l'ouvrage donne lieu à une seconde édition en 1929.

Entre temps, Lorca s'occupe activement de théâtre. Sa première pièce, *Mariana Pineda*, est représentée pour la première fois à Madrid, en octobre 1927. Successivement en 1930, 1931 et 1933, trois autres pièces : *La Cordonnière prodigieuse*, *L'Amour de Dom Perlimpin* et *Noces de Sang* (*Bodas de Sangre*, celle-là même que l'on vient de jouer à Paris) sont représentées au Théâtre Espagnol et au Théâtre Maria-Isabel de Madrid.

Au lendemain de la chute de la monarchie, Federico Lorca, qui s'est toujours tenu à l'écart de la vie politique, est nommé membre des missions pédagogiques que vient de créer le nouveau gouvernement républicain. On sait que l'une des premières tâches qui s'imposèrent aux nouveaux chefs de l'Espagne — lesquels n'étaient ni des marxistes, ni des socialistes révolutionnaires, mais seulement des démocrates, des bourgeois cultivés, des réformistes — la première tâche fut de secouer l'inimaginable torpeur dans laquelle l'oppression de la Couronne et du Clergé avait tenu une grande partie de la population et notamment celle des campagnes. Lorca fut un de ces hommes chargés, non d'apprendre à lire à ses concitoyens les plus retardataires, mais seulement de les éveiller à la simple conscience humaine.

Le dernier chapitre de la vie du poète, son lâche assassinat par les fascistes, nous ne le savons que trop; il est évoqué dans l'un des plus beaux poèmes d'*Antonio Machado*, intitulé *Le Crime eut lieu à Grenade*, et qui se termine ainsi :

« ...On les vit s'éloigner...
Taillez, amis,
dans la pierre et le rêve, à l'Alhambra,
une tombe au poète,
sur une fontaine où l'eau pleure
et éternellement dise :
le crime eut lieu à Grenade, dans sa Gre-
[nade ! »

Si Lorca n'est pas le seul poète qui, célébrant l'Andalousie, a conquis toute l'Espagne (Rafael Alberti, le poète du peuple, a, lui aussi, chanté admirablement la plaine légendaire), du moins restera-t-il le grand magicien qui a orchestré le plus fidèlement possible la primitive mélodie jaillie de la terre andalouse.

Remarquables par l'éclat et la plasticité de la forme, ses chants présentent la singularité de jouer à tout instant sur deux claviers à la fois. L'un est un clavecin, charmant pour tout ce qu'il éveille en nous d'archaïque tendresse; l'autre, au contraire, un puissant piano moderne, sur lequel le poète plaque des accords dissonants. Tantôt on croit entendre un vieux *romance*, tantôt l'écho d'une tragédie actuelle.

C'est parce qu'il est resté fidèle à la tradition populaire que Lorca est à la fois puissant et pur. Il sait insérer, dans le moule ancien, des notations toutes neuves. Il redore un blason, avec une dorure nouvelle dont il est l'inventeur.

A la mort d'un ami, Lorca s'écrie :

« Deux voix résonnent, l'horloge et le
[vent,
Voici sans toi flotter la matinée. »

Désormais, ô Federico, poète assassiné par les brutes fascistes, nos matinées flottent sans toi, mais non point sans tes chants...

François DRUJON.

UN CONCERT UNIQUE !
Pour la première fois à Paris

MARDI 14 JUIN à 20h.30
Grande Salle Pleyel

LE CHANT DU MONDE
DONNE
3 PREMIÈRES AUDITIONS

●

V· SYMPHONIE
du grand compositeur soviétique
D. CHOSTAKOVITCH

Et OUVERTURE de
GEORGES AURIC

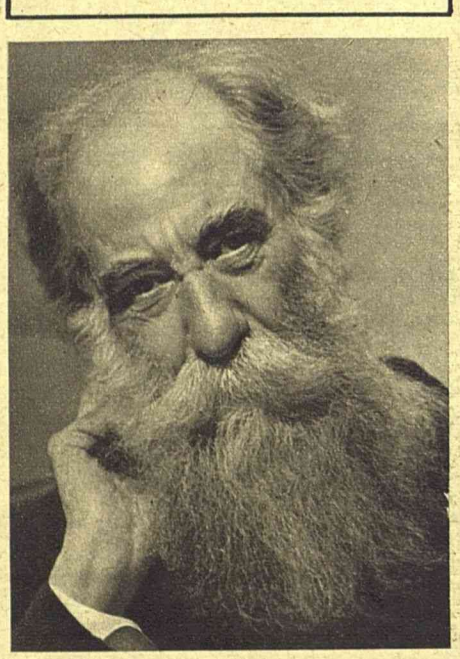
SYMPHONIE D'HYMNES de
CHARLES KŒCHLIN
(Prix Cressent)

●

Places de 8 à 40 francs
Réduction aux membres des Organisations.

Location au
CHANT DU MONDE
137, Boulevard Saint-Germain, 137
et aux **E. S. I.** 24, rue Racine

VOIR • LIRE • ENTENDRE



◆ Le maître **Charles Kœchlin,** dont l'orchestre du Chant du Monde, sous la direction de Roger Desormières, interprètera « La Symphonie des Hymnes » le 14 juin, Salle Pleyel. On se souvient de l'éclatante réussite du premier concert organisé par Le Chant du Monde, le 17 mai, au Théâtre de la Gaîté-Lyrique. La grande maison d'éditions musicales organise à nouveau, pour le 14 juin, un grand concert qui aura lieu, en soirée, salle Pleyel, avec un orchestre composé de 150 exécutants. La valeur artistique de ce concert ne saurait échapper à quiconque aime la musique. Le programme suffit pour comprendre le sens culturel de cette manifestation. On y jouera la « Cinquième Symphonie » de Chostakovitch, le célèbre compositeur soviétique qui écrivit à 20 ans cette première symphonie.

A cette œuvre succédera une « Ouverture » de Georges Auric dont on appréciera le ton brillant. Ce concert constitue un véritable événement musical qui tiendra une place de choix dans la Saison de Paris.

LES LIVRES

◆ C'est une brochure remarquable « Les buts militaires de l'Allemagne et de l'Italie dans la guerre d'Espagne », que vient d'éditer le Comité Mondial contre la Guerre et le Fascisme. Des documents irréfutables pris dans la littérature militaire en Allemagne hitlérienne révèlent avec éloquence les visées des ennemis de la France et leur politique d'encerclement. Prix : 1 fr. Lisez-la, faites-la lire.

◆ Jean Fréville vient d'obtenir le Prix de la **Renaissance** pour son beau roman retraçant des épisodes des grèves de juin 1936, **« Pain de Brique ».** Nos lecteurs se souviennent que « Regards » en publia une « bonne feuille » voici quelques mois. Jean Fréville, dont c'est le premier roman, s'était surtout consacré, jusqu'à présent, à des travaux de critique littéraire et de sociologie.

◆ **Il ne faut plus jamais,** par Maurice Rostand (René Debresse, éditeur). — Les éditions René Debresse, qui ont acquis une place de choix dans la publication des ouvrages de poésie, viennent de faire paraître un nouveau recueil de poèmes de Maurice Rostand : « Il ne faut plus jamais ». Nous en connaissions déjà un grand nombre, pour les avoir entendus au cours de fêtes populaires ou de manifestations artistiques organisées au profit des républicains espagnols. Toutes les pièces qui composent le recueil sont marquées du sceau de l'inspiration sociale. Maurice Rostand célèbre, avec son noble lyrisme, toutes les puissances de paix qui opposent leur grandeur aux misérables calculs des fauteurs de guerre fascistes. S'adressant, dans son poème : « Le siège de Madrid », au général Franco, il s'écrie : « L'Espagne ce n'est pas un général rebelle qui veut forcer son peuple à l'aimer en tirant... L'Espagne, c'est ce peuple égaré, solitaire... »

On retrouve le même souffle dans les autres pièces du recueil et plus particulièrement dans le très beau « Prélude » ainsi que dans ces **Stances à Barbusse** où Maurice Rostand rend un émouvant hommage à l'immortel lutteur qui fut « le grand accusateur farouche de la guerre ».

LE THEATRE

◆ Le Comité de lecture de la **Comédie-Française** vient de recevoir une pièce en un acte de Jean Giraudoux : **Le Cantique des Cantiques,** qui sera montée par Louis Jouvet. Elle fera spectacle avec la pièce de M. Pierre Lestringuez et passera au début de la saison prochaine.

◆ La nouvelle pièce, Le **Vent et la Pluie,** que vient de monter le **Théâtre des Arts,** est mise en scène par M. André Moreau. La distribution comprend notamment : MM. Henri Guisot, Dorléac, Daurant; Mmes Andrée Sertillanges, Jacqueline Duffranne et Claire Gérard.

◆ Il faut aller voir : **Le Foyer,** au Théâtre Pigalle (Théâtre du Peuple); **Asmodée,** à la Comédie-Française; **Le Roi-Soleil,** à l'Odéon; **Le Misanthrope,** précédé de : **La Dame de bronze et le monsieur de cristal,** au Théâtre des Ambassadeurs; **Le Corsaire,** au Théâtre Athénée-Jouvet; **Maison de poupée,** au Théâtre des Mathurins (Pitoeff); **Septembre,** au Vieux-Colombier.

VARIETES

QUE VOIR ?

◆ Le programme de l'A. B. C.
◆ Les attractions dans les cinémas.
◆ Les chansonniers Ruquet, Roméo Carlès, Robert Rocca, au Caveau de la République.

COURRIER

◆ Le programme actuel de l'A.B.C. peut être considéré comme un des meilleurs de l'année et ce n'est pas uniquement à cause de Lucienne Boyer, dont les chansons manquent de variété. C'est un reproche que l'on peut faire également à Lys Gauty et à Marie Dubas, de ne pas chercher à sortir de leur propre style. Qu'elles se méfient, leur place de vedettes exige d'elles qu'elles se renouvellent plus profondément.

Les pianistes Wiener et Doucet font leurs débuts à l'A.B.C. et leur succès est grand qui prouve que la musique interprétée avec talent, goût et virtuosité aura toujours la faveur du public. On retrouve avec plaisir le numéro 100 % music-hall du jongleur Berny, on découvre, en Nadia Dauty, transfuge de l'Opéra-Comique, une future reine du tour de chant, peut-être une héritière de la fameuse Thérésa.

La danse est largement représentée à ce spectacle par des noirs, des parodistes d'une finesse extrême, des acrobates et par deux excentriques français déjà popularisés par l'opérette, qui ont monté un numéro d'une extrême originalité : Benoîte Labb et Max Revol.

Côté chansonnier, le jeune Clérice se révèle imitateur de grande classe, Paul Marinier, vieux de la vieille, continue à se montrer plein d'esprit et de verdeur, et Stello, vedette du Lapin Agile, ressuscite la vieille chanson française avec bonhomie.

Y. B.

A LA GLOIRE DE LA REPUBLIQUE ESPAGNOLE

C'est le dimanche 10 juillet, toute la journée, qu'aura lieu la grande fête pour commémorer le deuxième anniversaire de la résistance héroïque du peuple espagnol.

Organisée par le Comité International d'Aide au Peuple Espagnol et le Comité Thaelmann, avec la collaboration de toutes les organisations du Front Populaire, cette fête promet de devenir un grand événement. Les détails ne nous sont pas encore parvenus, mais, déjà, les organisateurs parlent d'un grand meeting avec « la Pasionaria », Maurice Thorez, Pierre Cot, etc., d'une partie artistique avec, entre autres, Fernandel et encore des sensations.

La fête se déroulera dans le magnifique parc des métallurgistes, à Baillet, seul emplacement assez vaste pour réunir une foule aussi nombreuse que celle escomptée par les organisateurs.

◆ Participez au « **Bateau de Madrid** » qui emmènera 1.000 tonnes de vivres à l'Espagne républicaine, en versant votre obole au Secours Populaire de France, compte chèque postal J. Chauvet, 1642-57, Paris, 97, rue Lafayette.

UN BON DIMANCHE !

Voulez-vous passer une belle et agréable journée dimanche 12 juin ?

Alors venez avec nous par Chantilly, Senlis, jusqu'à la fête d'Ermenonville.

C'est un beau voyage en autocar.

Nous partirons le dimanche matin à 7 h. 45, rendez-vous, 1, rue du 4-Septembre.

Par Luzarches, Boran et sa plage nous gagnerons Chantilly où nous déjeunerons après avoir visité le château et le Parc.

Nous reprendrons la route et par Senlis nous atteindrons Ermenonville et sa charmante fête locale. Nous visiterons l'Abbaye de Châalis et le « Désert »... Et Paris nous reverra vers 20 heures.

Le voyage en autocar, toutes les visites du château, d'abbaye et le déjeuner compris, la journée tout entière vous coûtera : 45 FRANCS !

Venez-vous renseigner et vous inscrire d'urgence.

LOISIRS POPULAIRES DE LA SEMAINE DU 10 AU 16 JUIN

SPECTACLES ET CONCERTS

Samedi 11, à 21 heures, au Théâtre des Ambassadeurs : « Le Misanthrope » de Molière avec Alice Cocéa. Pl.: 5 et 10 fr. Loc. « Regards ».

Mardi 14, à 21 h., à la Salle Pleyel, 2e Grand Concert du Chant du Monde. (Premières auditions d'œuvres de Chostakowitch, G. Auric et Ch. Kœchlin). Loc « Regards ».

BALADES ET RANDONNEES

Samedi 11, Camping à Gif-sur-Yvette (22 km.). Cyclistes : R.-vs à 7 h. 30 Porte de Châtillon. Pédestres : R.-vs à 7 h. 30 (train à 7 h. 42) Métro Denfert-Rochereau (sur le quai, en tête, direction Massy). Changer à Massy.
Dimanche : train à 7 h. 42. (sortie de Camping et Culture, 29, r. d'Anjou.)

Dimanche 12, week-end « Regards » en autocar à Boran, Chantilly, Senlis et la Fête d'Ermenonville. Départ à 7 h. 45, 1, rue du Quatre-Septembre. Prix avec déjeuner : 45 fr. S'inscrire à « Regards ».

VISITES DE MUSEES, CONFERENCES, ETC.

Samedi 11, à 14 h. 45 : Les Ateliers des Peintres Marcel Gromaire et Jean Lurçat. Conférenciers : Madeleine Rousseau, attachée au Musée du Luxembourg. R.-vs, 3 et 4, villa Seurat (101, rue de la Tombe-Issoire), métro Alésia.

Dimanche 12, à 9 h. 45, troisième Promenade historique dans le Paris de la Révolution sous la conduite de M. Marie, attaché à la Bibliothèque Nationale : les Invalides, le Champ de la Fédération. R.-vs métro La Tour-Maubourg. Frais : 2 fr.
Ces deux sorties sont organisées par l'A.P.A.M.)

© Archivos Estatales, mecd.es

RÉPONSES A UNE ENQUÊTE

J'ai reçu de nombreuses et sympathiques lettres en réponse aux questions que j'avais posées à nos lecteurs sur le cinéma américain et français. La place m'est limitée, et je m'excuse auprès de nos amis de ne pouvoir reproduire toutes les lettres, ni surtout toutes leurs lettres entières, quel que soit leur intérêt.

H. et C., de Vichy, me disent qu'ils « ont été déçus par un grand nombre de films américains sans queue ni tête. Nous éprouvons un véritable dégoût pour ces sortes de mauvaises nouveautés. Aussi avec quelle joie débordante nous avons accueilli les films de Jean Renoir et même les essais de Jean Choux et de Pagnol. Nous pouvons maintenant passer souvent une agréable soirée grâce aux récents et nombreux films français qui nous laissent une véritable IMPRESSION.

...En résumé nous préférons les films français *actuels* aux films américains sans fond. Nous pensons que la production française est en progrès si nous en jugeons par les grands films de la saison. »

Roger T. de Saint-Ouen « préfère les films américains aux films français ». *Mais il juge la production française en progrès. Il nous cite une longue série de films français qu'il aime et qu'il admire tout en détestant des œuvres inqualifiables comme* « Trois artilleurs au pensionnat » *ou* « la Brigade en jupons ». *Tout à fait d'accord.*

*Un paysan du Nord, qui va rarement au cinéma nous dit qu'*une pléiade d'artistes commence à nous donner du beau et du bien, ...enfin le film qui nous faisait défaut à nous Français, ...tout en se tournant vers le peuple. »

Auguste E., de Vincennes préfère la moyenne des films américains, car dans « les films américains de second plan tournés sans grande prétention », *il trouve* « suffisamment d'attraits en comparaison des vulgaires et bêtes vaudevilles français. Néanmoins cette impression s'est atténuée ces derniers temps du fait des progrès indéniables du cinéma français et de ses réussites dues à des metteurs en scène ayant mis leur talent au service du cinéma, du vrai cinéma, de celui qui éduque, intéresse, délasse. A ce point de vue « La Marseillaise » dépasse de loin, comme film historique tout ce que les Américains ont présenté ».

« Un jeune ouvrier de province » *me dit* : « Je n'ai pas de préférence pour l'origine des films car l'Amérique comme la France produisent des navets, mais je trouve que la production française est vraiment en progrès alors que l'Amérique semble rester au même niveau. »

Jean Gaudinne qui a dix-huit ans dit « avoir un penchant pour les films français. Je trouve qu'il manque aux films américains, même aux plus grands, un peu de la sensibilité, de la touchante vérité qu'ont tous les films de Renoir. Les films américains sont trop souvent des films de vedettes ». *Il ajoute que le cinéma français a fait d'immenses progrès ces dernières années, surtout grâce à Renoir. A côté des chefs-d'œuvre* « il est à remarquer que les films français moyens ont progressé ». *Il juge que ce progrès est dû en même temps qu'aux efforts des metteurs en scène à la personnalité d'acteurs français comme Jean Gabin, Fernandel, Suzy Prim, Lisette Lanvin, Michèle Morgan, etc. Il termine enfin par un grand éloge de* la Marseillaise *qu'il* « avoue préférer à la Grande Illusion ». *Je continuerai dans le prochain numéro à reproduire des lettres de nos lecteurs. Qu'ils continuent donc à m'envoyer leurs réponses à ces questions:* « Préférez-vous les films américains aux films français. Jugez-vous que la production française soit en progrès. Quels sont vos films préférés (américains et français).

Georges SADOUL.

CINÉMA

Une scène de « Quelle joie de vivre », avec Douglas Fairbanks junior

LES FILMS

FAUSSES NOUVELLES

René Clair a, depuis quatre ans, quitté la France pour l'Angleterre. Et ces quatre années ne semblent pas avoir été particulièrement fécondes pour l'auteur du *Million*. Si *Fantôme à vendre* fut, dans une certaine mesure, une réussite (encore que gâché par une certaine froideur), ce film n'était pourtant ni parmi les meilleurs, ni parmi les plus neufs qu'ait produit René Clair. Et je crains que *Fausses nouvelles* ne soit pour les admirateurs de Clair une déception.

Fausses nouvelles est, on le sait, une version anglaise du *Mort en fuite*, film français très moyen achevé il y a deux ans. Si Clair s'était contenté de reprendre le point de départ, fort amusant, du scénario de Loïs Le Gouriadec, et s'il s'était ensuite laissé aller au caprice d'une fantaisie qui nous a donné tant de merveilles, d'*Entr'acte* au *Million*, sans doute eût-il réalisé une œuvre excellente. Mais chacune des scènes, chacun des développements, ont été calqués sur ceux du médiocre *Mort en fuite*. Il s'agit sans doute d'un décalque exécuté de main de maître. Mais si Cézanne put créer des chefs-d'œuvre en copiant des gravures de mode, c'est parce qu'il les transposa et qu'il ne les décalqua pas.

Si parfaite, si soignée que soit le film de René Clair, il reste d'une implacable froideur, il manque totalement d'imprévu, de nouveauté même. C'est une mécanique, aux pièces éclatantes et bien graissée, mais entièrement éloignée de la vie et de l'homme.

René Clair n'a pas été très bien servi par ses interprètes. Si Maurice Chevalier est plaisant, il reste au-dessous de Michel Simon dans le film original. Et Jack Buchanan fait regretter Jules Berry lui-même.

La place d'un homme comme Clair n'est pas dans les rangs de ce cinéma anglais qui est depuis deux ans en nette décadence. A un moment où notre cinéma — bénéficiant entre autre des magnifiques efforts de Clair — est en pleine renaissance, où les conditions du travail sont toutes autres que ce qu'elles furent il y a quatre ans, l'auteur d'*A nous la Liberté* doit revenir à Paris reprendre sa place parmi les maîtres de notre nouvelle école de cinéma. Une des grandes qualités de Clair c'est d'être profondément, finement français. La preuve semble faite que son génie, transplanté, s'étiole. Qu'il revienne prendre racine dans notre sol, il fleurira mieux que jamais. (*Film anglais de René Clair avec Maurice Chevalier et Jack Buchanan.*)

●

UNE NATION EN MARCHE

L'épopée des Postes et Télégraphes aux Etats-Unis. Frank Lloyd qui est l'auteur de ce film est aussi celui de ce *Cavalcade*, et des *Mutinés du Bounty*. *Cavalcade* était un film à la gloire de l'impérialisme anglais; si le sujet ne provoquait pas obligatoirement de l'enthousiasme chez ceux qui n'étaient ni Anglais, ni impérialistes), la réalisation n'en fut pas moins une des plus remarquables de ces dix dernières années. Quant aux *Mutinés du Bounty*, c'est, sans réserve, un chef-d'œuvre.

Une Nation en marche est une œuvre parfaitement réalisée, très habile, pleine des meilleures traditions du cinéma américain, des films de cow-boys à Griffith. Mais quand les hommes s'effacent devant l'Histoire, encore faut-il que l'Histoire soit véritablement exaltante et grande. Et nous ne croyons pas que l'établissement de courriers de côte à côte, en Amérique, entre 1840 et 1870, pour les bénéfices de quelques-uns et par le massacre massif des tribus indiennes, soient les pages les plus enthousiasmantes de l'histoire des Etats-Unis... Cette œuvre, techniquement irréprochable, communique malgré elle au spectateur la froideur de son sujet. (*Film américain de Frank Lloyd avec Frances Dee.*)

●

LE DIVORCE DE LADY X...

Les Anglais ont essayé de faire un vaudeville à la mode américaine. Mais c'est en fait de la vieille mode théâtrale française qu'ils se sont le plus rapprochés. Une pure jeune fille, qui a passé la nuit dans l'appartement d'un séduisant avocat, veut se faire passer pour une lady aux quatre maris. Le quiproquo se poursuit très laborieusement durant cinq actes... nous voulons dire quelques milliers de mètres de pellicule. Merle Oberon ne gagne guère à être en couleurs. Nous l'aimons mieux en noir. Son actuelle coiffure lui donne de grosses joues. Elle réussit mieux, enfin, dans le drame que dans la comédie légère. La couleur a permis quelques réussites (les vues de Londres dans un demi-brouillard du début), mais certaines scènes sont nettement médiocres, avec leurs personnages aux figures de cire. (*Film anglais de Tim Wheelan avec Merle Oberon, Laurence Oliver, Morton Selten, etc.*)

MUSIQUE POUR MADAME

Grande lutte des vedettes et des apéritifs, des clowns et des liqueurs. Si Molly Picon ne s'est pas encore vu opposer quelque Suzy Pernod, les clowns Rhum et Porto rivalisent sur la piste, tandis qu'à l'écran, après Rossi (Tino), Hollywood nous révèle Martini (Nino). Ce Martini ne chante pas mal du tout et le scénario qu'on a inventé pour ce chanteur est plutôt un peu meilleur que d'autres amourettes chantantes. Un jeune Italien qui débarque à Hollywood est introduit dans un grand mariage et, tandis qu'il chante, grimé en Pierrot : « Ris donc, Paillasse », on subtilise, à son insu, un collier de perle. Le chanteur, soupçonné du vol, est obligé de se cacher et de ne plus chanter jusqu'à ce que l'amour d'une blonde dénoue l'intrigue. A noter une bonne composition d'Alan Mowbray dans le rôle du chef d'orchestre Rodowsky. On voit trop peu cet excellent acteur qui a été *véritablement* inoubliable dans le chef-d'œuvre de Frank Borzage : *Little Man What Now ?* (*Film américain de John Blystone avec Nino Martini, Joan Fontaine, etc.*).

●

LE DERNIER GANGSTER

Dix ans de prison ont brisé un terrible gangster que la captivité a privé de sa femme, de son fils, de sa fortune. Il essaye de les reconquérir, les uns et les autres, mais il n'en a pas la force et il se laisse tuer par un vieil ennemi. Cette œuvre est inégale et mal composée. Mais elle contient des moments excellents : les scènes de prison (qui ont le mérite de ne pas rappeler Big House), le convoi des prisonniers, et surtout ce passage, d'une violence satirique presque insupportable, l'abjection de journalistes prêts à « faire de la copie » avec les larmes et la douleur d'une femme qu'ils torturent. Robinson est le grand acteur qu'il a toujours été dans un rôle inégal et partant difficile. (*Film américain de Ludwig avec E. Robinson, Rose Stradner, etc.*).

●

LE CŒUR EBLOUI

Le sujet pourrait être d'une dramatique et poignante grandeur. Nous sommes au début de 1914 dans une pension de famille du Quartier Latin. Des jeunes gens s'éveillent à l'amour cependant que la mort va, fin juillet, frapper à leur porte. Effroyable destin d'une génération conduite au massacre par les mots menteurs qui trompèrent la générosité de leur âge. Cette œuvre, qui pourrait être dramatique, n'est jamais que très plate. La plupart des acteurs qui incarnent ces jouvenceaux de 18 ans approchent allégrement de la quarantaine, la jeune femme qui se trouve au milieu d'eux est Mme Duflos qui fut, effectivement, une jeune femme en 1913 mais qui, depuis... Tout est faux dans cette œuvre, en gros et en détail. L'atmosphère est d'une irréalité et d'une invraisemblance véritablement remarquables. Les seules scènes qui aient une vague tenue sont celles où joue Max Dearly, qui n'avait pourtant jusqu'ici créé au cinéma que des personnages assez médiocres. (*Film français de Jean Vallée d'après la pièce de Lucien Descaves, avec Huguette Duflos, Max Dearly, Jean Noguero, etc.*)

G. S.

◆ ◆

NOUS AVONS AIME :

UN PEU

Le dernier Gangster (inégal); **Fausses Nouvelles** (soigné); **Une Nation en Marche** (froid); **L'Incendie de Chicago** (grand spectacle); **La 8e Femme de Barbe-Bleue** (amusant); **Un Carnet de Bal** (vedettes); **L'Affaire Lafargue** (intelligent); **Prison sans Barreaux** (habile); **Au Seuil de la Vie** (dramatique); **Marie Walenska** (Garbo); **On lui donna un fusil** (pacifiste).

BEAUCOUP :

L'Etrange M. Victor (bien fait); **Deanna et ses Boys** (charmant); **Le Puritain** (Prix Delluc).

PASSIONNEMENT :

Blanche-Neige et les Sept Nains (féerique); **Quai des Brumes** (très au point); **La Marseillaise** (grandiose); **La Grande Illusion** (considérable); **La Belle Equipe** (très bien); **Soupe aux Canards** (les frères Marx).

PAS DU TOUT :

Vénus de l'Or, Prête-moi ta Femme, La Tragédie Impériale, Liberté, Une de la Cavalerie, Bar du Sud, Neuf de Trèfle, Un Soir à Marseille, Tamara la Complaisante, Police Mondaine, Monsieur Bégonia.

© Archivos Estatales, mecd.es

POUR VOS LOISIRS

SPORTS

Boxe... vers l'unité ?

Le 19 avril, invités par la Fédération italienne de boxe, de très importants personnages se sont réunis à Rome et trois jours durant ont tenu congrès. Ils étaient venus de tous les coins du monde pour essayer de s'entendre pour guérir, s'il se pouvait, la boxe bien malade.

Ces Messieurs, qui ne s'aiment pas du tout, se sont efforcés de donner enfin un statut unique à la boxe et dans le même temps de lui dire, une bonne fois, quels en sont ses champions. C'est que la boxe — jusqu'à ce congrès qui marque incontestablement un progrès — souffrait, se mourait peut-on dire d'un épouvantable désordre. Pour des raisons de prestige, des raisons financières, quatre fédérations vivaient et se faisaient la guerre : L' I. B. U. pour l'Europe, le Board of Control pour l'Angleterre, la N.B.A. et la Commission de New-York pour les Etats-Unis. Tant et si bien la guerre qu'on ne s'y reconnaissait plus. L'I. B. U. faisait disputer un peu partout des combats pour des titres divers : elle avait ses champions d'Europe et ses champions du monde. De son côté, la Commission de New-York se moquait complètement des débordements de colère de l'I.B.U. et à New-York même ou à Boston, ou à Chicago, faisait disputer à ses champions américains *les seuls vrais championnats du monde*. Elle n'en voulait pas d'autres, les combats qu'elle organisait étaient selon son propre avis les seuls valables. De son côté le « Board of Control » gardait une espèce d'autonomie qui la maintenait dans un délicat, distingué, splendide isolement. Il y avait une telle confusion, une telle anarchie dans la distribution de toutes ces couronnes de champions que les dirigeants de ces fédérations, soudainement inquiets, se sont demandés le plus sérieusement du monde si la boxe elle-même n'allait pas mourir, épuisée par toutes ces petites guerres. Emus — parce que la boxe est un sport noble et peut-être aussi parce qu'elle est un sport avantageux pour les gens chargés de l'organisation des grands combats — les représentants de toutes ces fédérations rivales ont décidé de se réunir et d'adopter un statut unique.

A ce Congrès fameux on discuta d'un peu tout. On se mit d'accord tout de suite sur le fait que les fédérations continueraient d'appliquer chez elles leurs propres règlements. Puis on décida que les championnats du monde se disputeraient en quinze reprises. Il y eut ensuite une très longue discussion pour savoir si l'on devait ou non reconnaître le coup bas et disqualifier celui qui l'avait donné. Les avis furent partagés, on ne réussit pas à se mettre d'accord et on adopta enfin une formule commode laissant aux fédérations le loisir d'appliquer toujours chacune, leurs propres règlements. Puis on procéda à la nomination d'une très intéressante Commission universelle composée de 7 membres chargés dans la suite de désigner les challengers officiels des champions du monde.

Et le lendemain, cette Commission désigna les vrais, les seuls champions du monde, que voici :

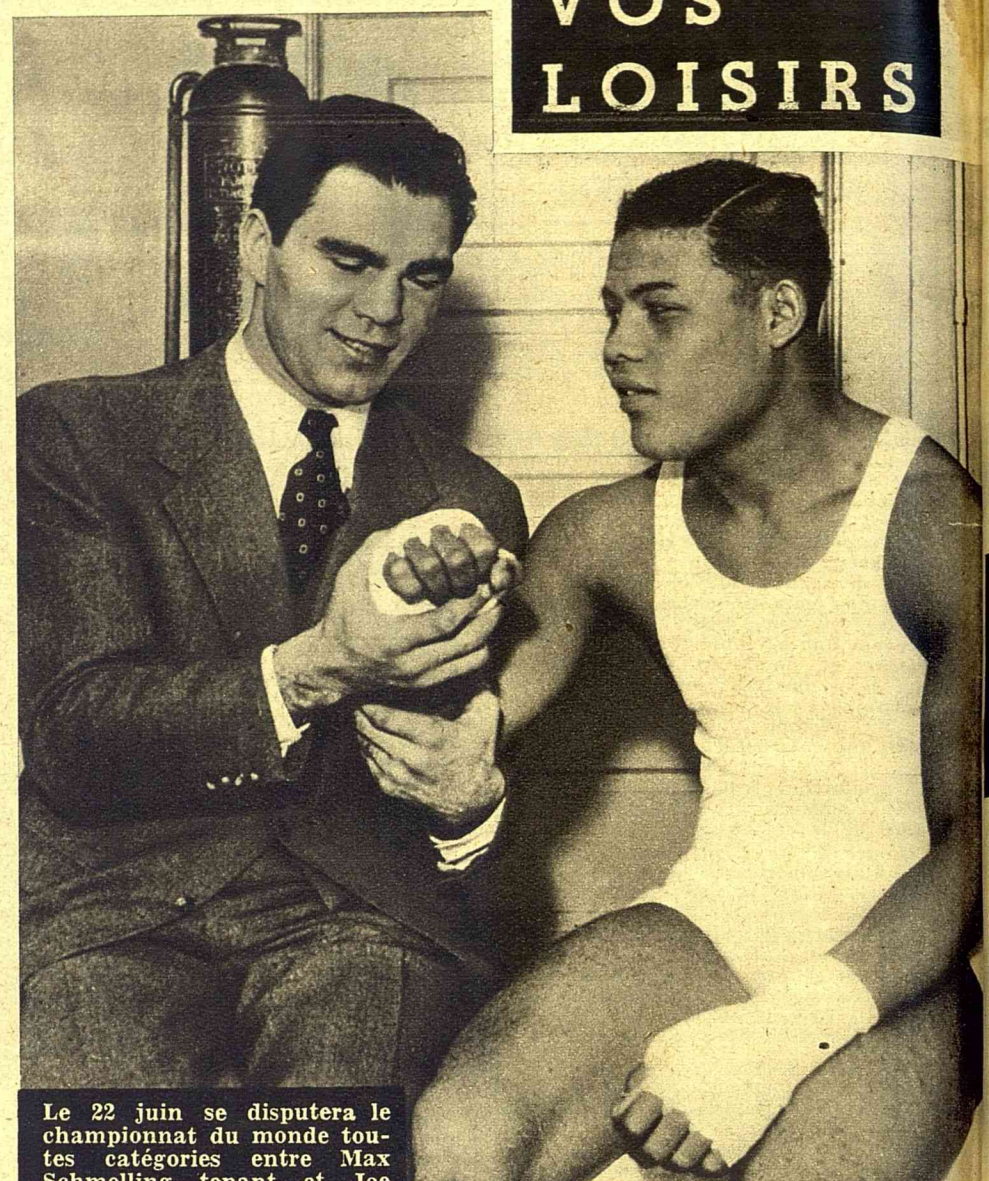
Mouche : Benny Lynch.
Coq : Sixto Escobar.
Plume : Armstrong.
Légers : Lou Ambers.
Mi-moyens : Barney Ross.
Moyens : Freddie Steele.
Mi-lourds : J. H. Lewis.
Lourds : Joe Louis.

L'I.B.U., avec ses champions Angelman, Al Brown, Holtzer, Wouters, Tenet, Heuser était battue. C'était un coup assez dur et l'on poussa les hauts cris ! Tous les braves champions de l'I.B.U. rentraient dans le rang et devenaient, vous le pensez — officiellement, par une juste compensation, challengers des champions reconnus par ce grand conseil ? Mais voici que le représentant de la Commission de New-York, un certain général Phelan, reprend sans plus attendre le bateau pour l'Amérique et déclare ne pas pouvoir désigner avec le « grand conseil universel » les challengers officiels. Il dit qu'il n'a pas qualité pour en juger et la Commission de New-York tout entière déclare qu'elle « rejette purement et simplement toutes les décisions du Comité International ». Cela revient à dire que New-York entend garder le monopole de l'organisation de tous les championnats du monde pour le plus grand profit des membres de cette Commission de New-York qui continueront ainsi à toucher outre de gros pourcentages sur les matches de championnat, leurs traitements somme toute assez considérables (le général, par ailleurs industriel notoire, ne gagne-t-il pas chaque année à son commerce de matches quelque chose comme 250.000 fr. ?).

En attendant que New-York revienne à de plus justes sentiments, l'entente entre l'I.B.U., le N.B.A. et le Board of Control est réalisée. C'est incontestablement un grand progrès. On sait à présent le nom des champions, il reste aux sympathiques ex-champions de l'I.B.U. de faire valoir leurs droits et de s'imposer à la Commission de New-York comme les challengers les plus qualifiés.

Et maintenant que la situation de la boxe est plus claire, souhaitons à nos représentants : Angelman, Holtzer — qui guérit doucement — et Tenet de refaire vaillamment le terrain perdu et de reconquérir leurs couronnes.

Jean ROIRE.



Le 22 juin se disputera le championnat du monde toutes catégories entre Max Schmelling tenant et Joe Louis, Challenger.

EN FRANCE et dans le MONDE

DES NOUVELLES

ATHLETISME.

◆ Un espoir français du saut en hauteur : le Bordelais Manent, âgé de 17 ans 1/2, et qui saute sa propre hauteur : 1 m. 85.

BOXE

◆ Le poids lourd français André Lenglet, de retour des Etats-Unis, rencontrera, à Paris, le noir américain Leroy Haynes (deux fois vainqueur de Carnéra), le 21 juin. Georges Carpentier arbitrera le combat.

◆ Le 11 juin, à Alger, l'ex-champion de France des mi-moyens, Omar Kouidri, rencontrera Cleto Locatelli.

◆ A New-York le nègre Henry « Homicide » Armstrong inflige une dure punition à Barney Ross : il le bat aux points en 15 rounds et lui ravit son titre de champion du monde des welters. Déjà champion des plumes, il veut disputer à Lou Ambers le titre des légers.

FOOTBALL.

◆ Saint-Etienne jouera ,l'an prochain, en première division.

TENNIS.

◆ La France rencontrera l'Allemagne à Berlin, les 22, 23 et 24 juillet, en demi-finale de la Coupe Davis (zone européenne).

DES COMPÉTITIONS DES PERFORMANCES

ATHLETISME.

◆ A Milan, Beccali court le 1.500 m. en 3 m. 52 s. 8/10.

◆ A Helsinki (Finlande), Nikkanen lance le javelot à 75 m. 50.

◆ Et toujours sous le signe de la plus parfaite entente sportive, les coureurs des trois fédérations : F.F.A., F.S.G.T. et F.S.G.P.F. ont pris part aux demi-finales du Grand Prix de Paris-Pédestre. Les favoris Poharec, Carpentier, Normand, Duquesne, Lavache, Baudouin, etc., se sont qualifiés pour la Finale qui sera disputée le 19 juin.

◆ A Marseille, Jaussoin (R.S.) a battu le record de la F.S.G.T. des 500 m. en 1' 10" 2/10 (ancien 1' 10" 8/10).

◆ A Vienne, l'Autrichien Linhoff court le 400 m. en 48" 4/10.

◆ A Berlin, Stoeck, champion olympique, lance le poids à 15 m. 55. Voellke à 15 m. 60 et le javelot à 69 m. 36.

◆ A Charkow (U.R.S.S.), Atanalov saute en hauteur 1 m. 90 et Rajevski, à la perche, passe 4 mètres.

AUTO

◆ Le Grand Prix d'Indianopolis, la course la plus populaire des Etats-Unis, a été gagné par Floyd Roberts qui a couvert les 804 km. du parcours à la moyenne de 188 km. 350, ce qui bat le record précédent. Sa victoire lui rapporte la coquette somme de 1.200.000 francs. Il y eut 33 partants, 10 voitures terminèrent la course.

AVIATION.

◆ A Oakland (Californie), l'Américain Earl Ortmann a remporté le Thomson Trophy disputé en circuit fermé (distance 241 km.). Il a couvert la distance à la moyenne de 443 km. 395, battant ainsi le record de Détroyat (vainqueur de l'épreuve en 1936 à la moyenne de 425 km.) et qui constituait en même temps un record du monde.

BOXE.

◆ Eugène Huat se fait durement corriger par l'Espagnol Luis Fernandez, plus jeune que lui de onze années. Il est battu aux points en dix rounds.

CYCLISME.

◆ Robert Tanneveau a gagné devant Debenne, Franzil, Boistard, Leroux, Montera le 17e Circuit du Maine-et-Loire.

◆ Lionel Talle a remporté un très brillant Paris-Rouen organisé par notre confrère « Ce Soir ». Il gagne ainsi sa qualification pour les championnats du monde amateur.

◆ Oreste Bernardoni gagne le Tour du Sud-Est devant Aimar, Gianello, Magnani, Troggi-Nello et... sa place pour le Tour.

◆ C'est Giovanni Valetti qui a finalement remporté le 26e Tour d'Italie. Au classement, Cecchi le suit à 8', puis viennent Canavesi, Simonini, Benente. Del Cancia, longtemps leader, termine 7e à 26'. Goasmat est 18e à 2 h.; Galateau 25e, Ducazeaux 39e. Pour le classement du meilleur grimpeur, Valetti est 1er; Goasmat n'y figure point.

◆ André Leducq courra le Tour de France 38.

◆ La finale du 10e Grand Prix de l'« Humanité » sera courue en deux étapes : Le Havre-Rouen et Rouen-Paris, les 11 et 12 juin, entre les qualifiés des six éliminatoires disputées le 29 mai à Nancy, Grenoble, Toulouse, Bordeaux, Creil et Marseille.

◆ Louis Gérardin bat Chaillot en finale et devient champion de France de vitesse.

◆ Le Prix Wolber 1938 vient de se terminer. Mais on n'a pu noter, parmi ces jeunes coureurs, aucune révélation d'importance. L'ancien coureur « isolé » du Tour de France 1937, Lucien Naisse, s'est comporté comme un futur as. Citons aussi la bonne tenue de Le Guevel, Piboul, Bouvet, Danguillaume, Lamire et Grimbert

FOOTBALL.

◆ A Bruxelles, la Belgique et la Yougoslavie font match nul (2 à 2).

TENNIS.

◆ Coupe Davis. Résultats du 3e Tour :
France bat Italie (4 à 1).
Allemagne bat Hongrie (3 à 2).
Belgique bat Indes (4 à 1).
Yougoslavie bat Suède (4 à 1).

© Archivos Estatales, mecd.es

UNE GRANDE NOUVELLE DE LANGSTON HUGUES *

PÈRE et FILS

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR GEORGES ADAM.

LE murmure des voix, les rires des noirs s'étendaient comme d'habitude sur la vaste plantation jusqu'aux cases des manœuvres. Mais les voix n'étaient plus tout à fait les mêmes que le matin. Et, plus jamais, elles ne seraient les mêmes.

— Avez-vous entendu ce que disait Bert ?

Ne pas être le *sale nègre d'un blanc !*

Plein de peur et d'humilité, inclinez-vous et priez ; plein de frayeur, rentrez dans les ténèbres; ou travaillez de plus en plus fort ou bien étudiez la leçon de l'expérience; ou bien encore levez le poing pour combattre... Une fois l'idée entrée dans votre tête, vous ne serez plus jamais le même qu'auparavant. Oh ! Eprouvette de la vie ! Creuset du Sud ! Trouvez la poudre convenable et vous ne serez plus jamais le même qu'auparavant. Le coton s'enflammera; les cases brûleront et les hommes, tout à coup, se serreront les mains, blancs et noirs, comme de l'acier rencontrant de l'acier !

— Un bâtard ! disait Bert. Pourquoi n'a-t-il pas serré ma main ? Je suis un Norwood, pourtant !

— Chut ! Fils ! disait Cora.

Elle sentait encore dans ses paumes le froid de l'eau où baignaient les prunes.

Et cet après-midi, la rumeur des voix ténébreuses répandit jusqu'aux cases, jusqu'aux champs de coton, jusqu'aux rues étroites de la Jonction, ce que Bert avait dit... Bert avec sa peau jaune comme de l'ivoire ancien et son grand corps jeune et fier, Bert qui ne voulait pas être revenu pour être le sale nègre d'un blanc...

— Seigneur, mon enfant, Bert est revenu...
— Seigneur, mon enfant, et il a dit...
— Seigneur, mon enfant, il a dit...
— Seigneur, mon enfant...
— Seigneur...

VI

Juillet passa, puis août. Le chaud soleil de l'été décrivit sa course dans le ciel. Le colonel fit donner à Bert l'ordre de travailler aux champs. Mais Bert refusa. Talbot, le régisseur blanc, s'en lava les mains; s'il avait été le maître, « le sale nègre eût été balayé de l'endroit. »

Pour le Colonel, l'été n'avait déjà pas été d'un bon rapport. Les prix du coton tombaient sur le marché. Les manœuvres commençaient à s'agiter; un noir même avait été battu à mort par Talbot et le magasinier parce qu'il avait « parlé trop haut » à un planteur blanc du voisinage. Les nouvelles du procès de Scottsboro et les fusillades de Camp Hill excitaient les travailleurs noirs...

Le Colonel Norwood ordonna au pasteur baptiste de commencer un « revival » et de le continuer jusqu'au moment où on lui dirait de s'arrêter. Comme on faisait jadis, on allait essayer, par des danses et des cris, de faire oublier aux Noirs leurs ennuis. Depuis toujours, les blancs trouvaient que les « revivals » étaient un avantageux exutoire pour les Noirs mélancoliques et surmenés. Aussi longtemps qu'ils chantaient et priaient, les Noirs oubliaient les ennuis de ce monde. Dans une frénésie de rythme et de religion, ils déposaient leur croix aux pieds de Jésus.

Pauvre Jésus, surmené lui aussi ! Depuis la guerre, il n'avait cessé de porter sa croix. Trop lourde, elle était trop lourde ! Et, ces derniers temps, d'ailleurs, les Noirs s'étaient bien rendu compte que ce n'était pas la croix de Jésus qu'ils portaient, mais bien la leur. A la Plantation Norwood, Bert avait dit aux jeunes de ne plus être les « sales nègres des blancs ». De plus en plus, le Colonel sentait que Bert jetait le trouble dans le bel été de la Georgie. Le « revival » n'eut aucun succès.

Un jour, le Colonel rencontra Bert comme celui-ci revenait de s'être baigné dans la rivière. A la bouche, tous les jurons qu'il pouvait trouver, le Colonel se précipita sur le jeune garçon. Dans un langage qui ne laissait place à aucune incompréhension, il lui ordonna de retourner à son travail, dans le champ du Sud. Il ajouta que pour lui, il n'y aurait plus jamais d'école à Atlanta. Ce n'était pas une raison parce que Cora était sa mère pour se croire plus privilégié que n'importe quel sale nègre de la Plantation. Qu'il aille au diable !

En face de son père, Bert demeura silencieux et rouge — exactement comme le Colonel, en semblable circonstance, fût demeuré, quarante ans auparavant — sauf que la couleur de la figure de Bert était un peu plus sombre. Bert n'alla pas travailler au Champ du Sud. Et tous les arguments de Cora ne changèrent rien à son attitude. Pourtant, il ne se passa rien. C'était bien le plus drôle de l'histoire. Le Colonel ne fit rien à Bert. Pendant des heures entières, il se plantait devant Cora, l'agaçant, la querellant, lui disant qu'elle ferait mieux de ramener un peu de raison dans la tête de son fils, si elle désirait celui-ci voir conserver sa peau.

Tout l'été se passa ainsi. Après avoir docilement travaillé à la maison pendant les mois les plus chauds, Sallie retourna à l'école. Mais Bert demeura, sombre et mélancolique.

Le jour sur lequel se termine notre histoire commença comme ceci.

Le soleil se leva, brûlant et enflammé, couvrant la terre d'une chaleur automnale, qui alourdissait la matinée. En sortant du lit, les gens se sentaient comme des fruits trop mûrs. La nuit précédente, le Colonel Norwood s'était énivré. Il se leva, tremblant et frissonnant, et hurla à Cora de lui apporter des vêtements propres. Il descendit en jurant.

Le Colonel ne voulut pas manger. Il se contenta d'une tasse de café noir et il s'avança sur le porche pour respirer un peu d'air. Il était là, debout, en train de regarder son coton à travers les arbres, lorsque la Ford, soulevant un nuage de poussière, passa devant la maison et prit le chemin qui montait vers la ville. Bert conduisait.

Le Colonel jura plus fort, mordit son cigare, rentra dans la maison en claquant les portes et, tempêtant, il appela Cora sur l'escalier au bas duquel elle travaillait.

— Quel diable de salaud se croit-il être pour se rendre ainsi en ville au milieu de la matinée. Ne lui ai-je pas défendu de toucher à cette Ford, et de travailler au champ ?

— Oui, M'sieu, Colonel Tom, répondit humblement Cora. Vous l'avez dit.

— Qu'il vienne me voir, aussitôt qu'il sera rentré. Envoyez-le moi. Et dites-lui que je lui arracherai sa sale peau jaune.

Le Colonel parlait de Bert comme si celui-ci eût encore été un enfant.

— Oui, M'sieu, Colonel Tom.

La journée devint de plus en plus chaude. Des vagues de chaleur s'élevaient des champs. La sueur mouillait le corps du Colonel. Elle mouillait aussi les corps sombres des Noirs dans les champs de coton, les durs corps sombres qui, avec la terre, le soleil, et le labeur de leurs mains nues, avaient bâti la fortune du Colonel. Cependant, bien qu'il vécût de ce labeur, le Colonel était assis dans sa maison dont l'ombre éventait la matinée. Il était en train de se demander ce qui avait bien pu donner à ces sales nègres un esprit aussi contrariant — il pensait à Bert — lorsque le téléphone sonna. La voix bourrue et grasse de son vieil ami, M. Higgins, tremblait à l'autre bout du fil. M. Higgins appelait de la Jonction.

Bien qu'il fût accoutumé à la voix de son ami, le Colonel ne put d'abord comprendre ce qu'elle disait. Puis, son cou se pencha en avant et la sueur mouilla ses paumes. La colère et la honte faisaient que son grand corps se penchait et se bandait comme celui d'un animal prêt à bondir, M. Higgins parlait de Bert.

— Ce sale nègre olivâtre... disait M. Higgins... Un de vos sales nègres de « cour »... répétait M. Higgins... Je pense qu'il vaut mieux vous raconter... disait M. Higgins... Tout le monde... disait encore M. Higgins...

La ville entière était montée contré Bert. Dans ce jour d'automne surchauffé, les têtes des citoyens blancs de la ville s'étaient soudain remplies de colère à cause de Bert. Politicien local et maître des postes à la Jonction, M. Higgins était bien qualifié pour le savoir. Son bureau de poste avait été le lieu d'un scandale.

Il apparaissait que Bert avait insulté la femme blanche qui vendait des timbres et payait des mandats au bureau de poste. Et, par téléphone, M. Higgins racontait tout cela au Colonel, le prévenant qu'il eût à se débarrasser de Bert, que les gens de la Jonction étaient fatigués et malades de le voir.

Au bureau de poste, une simple discussion s'était élevée à propos de la monnaie. Mais la jeune femme qui vendait les timbres n'avait pas l'habitude de discuter avec les nègres, ni de se laisser faire la leçon par eux, lorsqu'elle s'était trompée. En montrant la monnaie insuffisante, Bert avait dit : « Je vous ai donné un dollar; vous me rendez seulement 64 cents. »

La jeune femme compta l'argent et dit : « Oui, mais huit timbres à trois cents... Otez-vous de là, maintenant. Il y a d'autres clients qui attendent. » Plusieurs blancs attendaient, en effet.

— Oui, mais huit fois trois, ça ne fait pas trente-six. Vous me devez encore douze cents, répliqua Bert.

La jeune fille regarda à nouveau le petit tas de monnaie. Elle réalisa tout-à-coup qu'elle s'était trompée. Elle leva les yeux sur Bert: un nègre clair, presque blanc, avec des yeux gris bleu. On doit être plus dur avec ceux-là qu'avec les nègres vraiment noirs. Et un sale nègre instruit encore ! De plus, il faisait chaud et la jeune femme ne se sentait pas bien. Un sale nègre, presque clair, avec des yeux gris ! Au lieu de corriger son erreur, la jeune femme se mit à crier et elle laissa sa tête tomber sur l'appui du guichet.

Deux ou trois blancs qui attendaient leur tour derrière Bert, l'attrapèrent et essayèrent de le jeter dehors. Mais Bert se souvint qu'il avait été joueur de football — et qu'il était le fils du colonel Norwood. Il se battit donc. Un des blancs eut bientôt du sang plein la bouche. Les femmes hurlaient. Bert sortit du bureau de poste, grimpa dans sa Ford et démarra. Pendant ce temps, la jeune femme qui vendait des timbres était revenue à elle. Elle racontait à chacun comment Bert l'avait insultée.

— Oh ! mon Dieu ! c'est terrible ! disait-elle.

— Ce sale nègre ne sait pas se tenir à sa place, Tom ! grognait M. Higgins dans le téléphone. C'est votre faute d'ailleurs; quelle idée aussi de l'envoyer à l'école pour lui donner une certaine instruction (Le colonel écoutait attentivement son ami à l'autre bout du fil). Quand ce lapin-là vient au bureau de poste, il sort tout de suite si on ne le sert pas aussi vite que les blancs.

(A suivre)

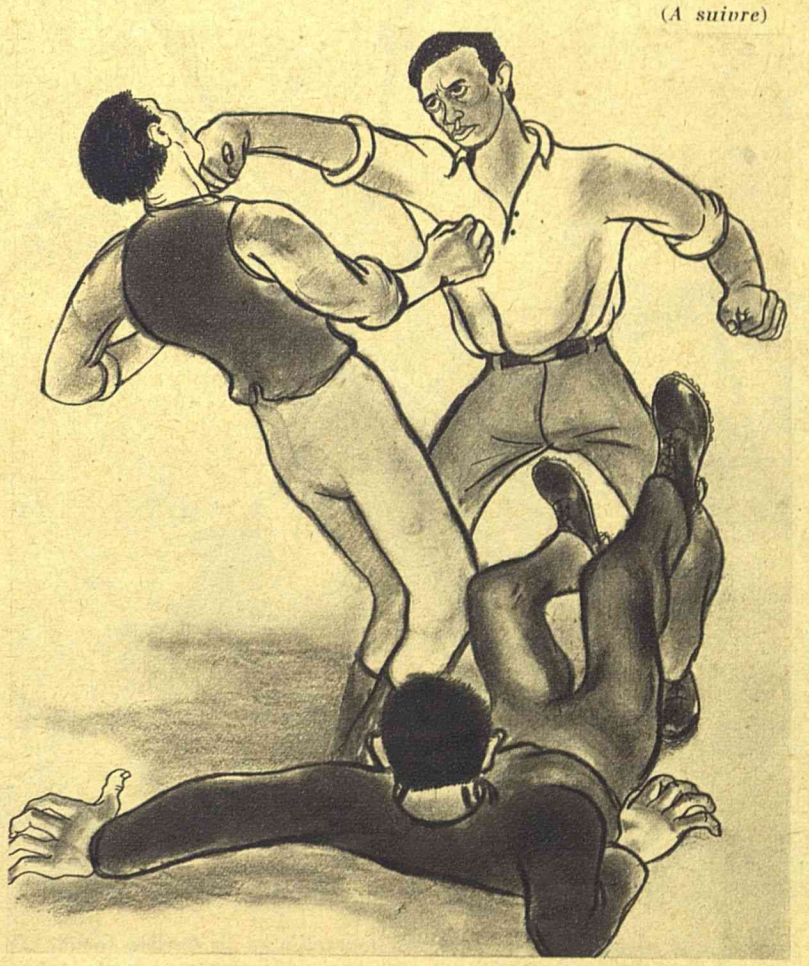


ILLUSTRATION DE MARCEL TILLARD.

(*) Voir « Regards » du 26 mai.

© Archivos Estatales, mecd.es

QUAND SE CONFONDENT LES RÈGNES DE LA NATURE...

Herbes br

A gauche : **Une devinette. Où est sur cette branche de chêne la brindille animée qui pourra, tout à l'heure, se laisser choir dans l'herbe mais qui, pour le moment, dort arc-boutée et méconnaissable ?**

Un bien étrange cactus a poussé sur cette écorce. Va-t-il fleurir ? Mais non il ne fleurira pas car c'est un insecte de la Nouvelle-Guinée appelé « Phasmid », qui s'est ainsi vêtu pour échapper aux regards.

Un violon animé ? Non, une sauterelle de la terrible famille de la mante religieuse qui sait si bien dévorer son époux quand elle n'a plus besoin de lui.

Si vous cueillez doucement cette branche de chêne vous emporterez sans le savoir la plus grande sauterelle du monde habillée d'une feuille vert tendre, et vous pourrez vous demander quelle est la feuille et quel est l'insecte.

© Archivos Estatales, mecd.es

E...

bes

orce. Va-t-il
t un insecte
», qui s'est
rds.

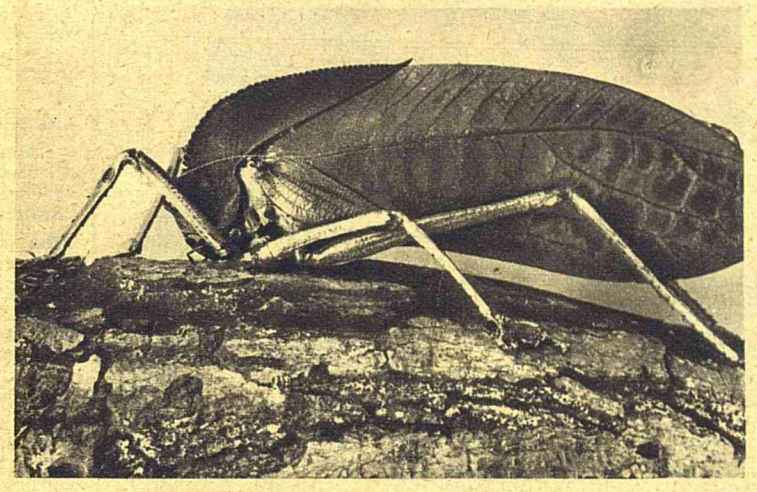
mpor-
billée
quelle

brindilles, feuilles, épines

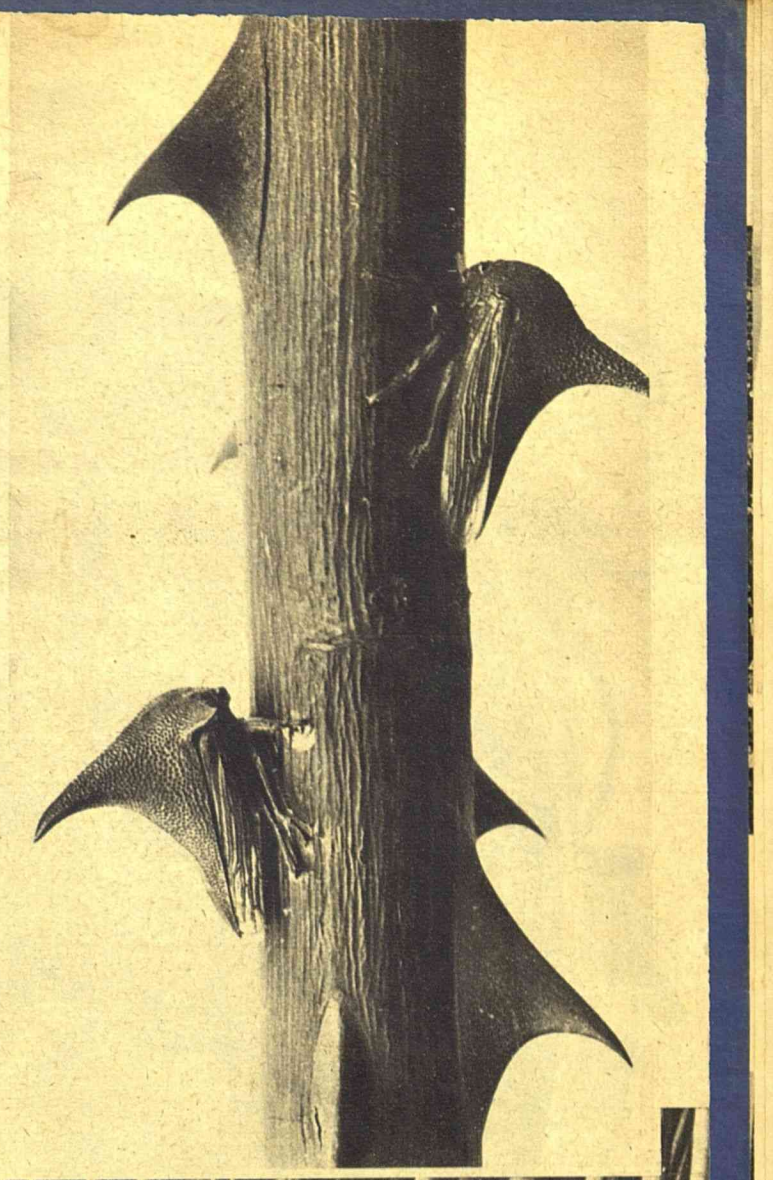
OU INSECTES ?

Cette série de photos illustre d'une façon éclatante le mimétisme des insectes. Pour échapper à l'oiseau qui les guette ou tromper cigales et moucherons convoités, la sauterelle vorace devient feuille, ou jonc; sur le mur l'insecte se fait couleur de muraille ; sur l'arbre couleur d'écorce. Pour se reposer la nuit et échapper à l'ennemi qui toujours le guette, le ver se fait brindille. La lutte pour la vie: se nourrir et échapper à l'appétit du voisin, a développé l'instinct des insectes dont les entomologistes nous ont déjà conté les merveilleuses manifestations.

A droite : **Sur cette tige de rosier sud-américain, bien défendue par ses ergots de dure épine, voyez ces malins « cicadas » prendre un air innocent et se poser en protecteurs de la tige pour échapper à l'œil perçant des oiseaux.**

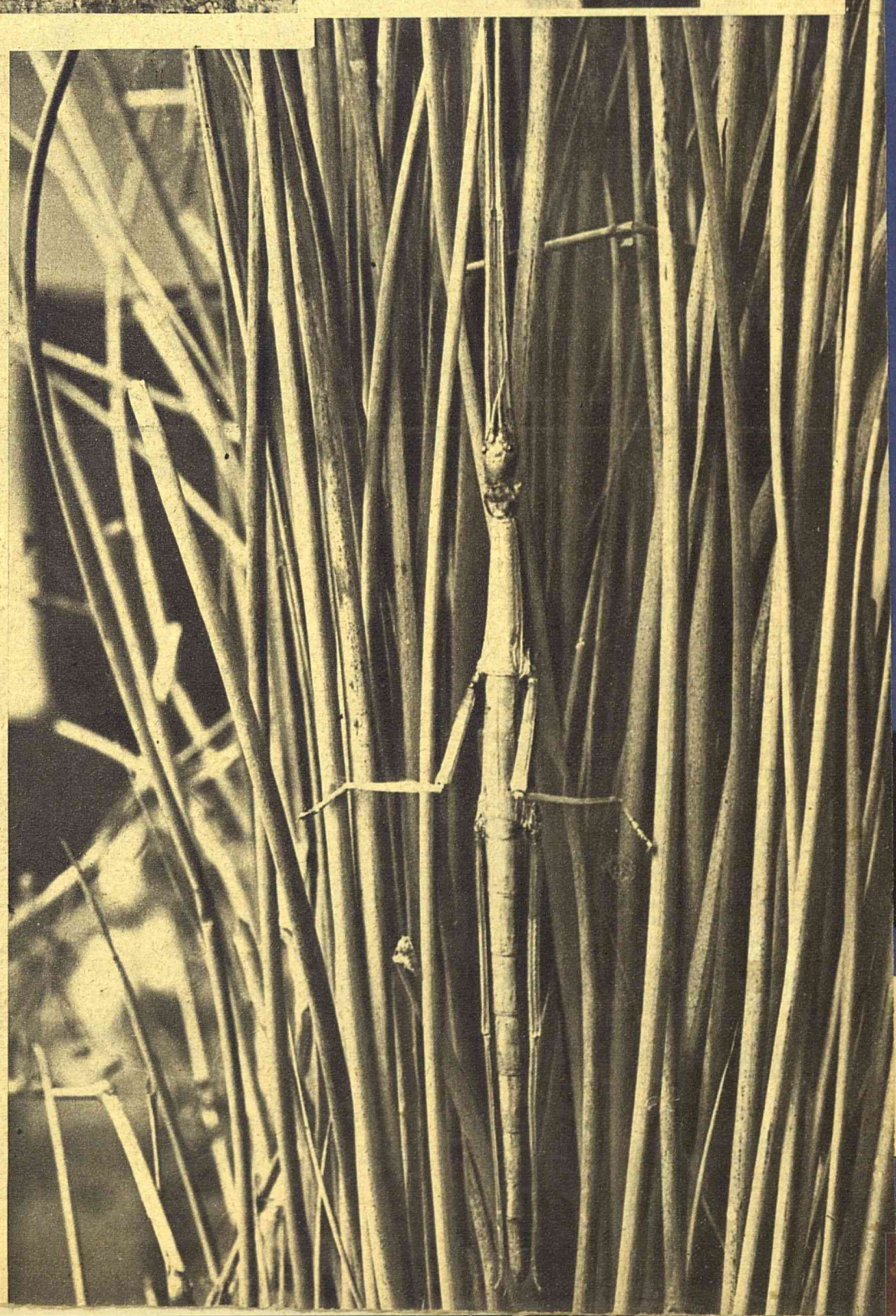


On appelle ce gros insecte de Malaisie « la feuille vivante » (Phyllium.)



Quelle est cette étrange rose sur ce rosier ? Cette « fleur du diable », comme l'appellent les indigènes de l'Afrique Orientale, peut, par sa couleur et son immobilité, tromper les insectes et attraper au passage les imprudents qui s'aventurent trop près.

A droite : **Sur l'eau, le martin-pêcheur vient de passer cherchant sa nourriture. La mince sauterelle a eu peur. Parmi les joncs, elle s'est faite jonc et vous pourriez à peine la distinguer de son entourage sans ses petits bras articulés.**



© Archivos Estatales, mecd.es

coiff

Bon appétit

RIEN n'est plus répandu et plus universellement aimé que les « frites ». Encore faut-il savoir les faire. Voici quelques indications indispensables pour les réussir à souhait.

Eplucher les pommes de terre, les essuyer avant et après les avoir coupées, mais ne jamais les laver. Le meilleur corps gras pour les réussir est l'huile.

La poêle spéciale et profonde, garnie d'une grille a de grands avantages : entre autres celui de garantir pour ne pas mettre le feu.

Ne jamais mettre plus de 500 grammes de pommes de terre à la fois dans une bassine de 30 cm. de diamètre remplie à moitié d'huile.

Faire chauffer la friture sans la laisser noircir. Jeter les pommes de terre et les laisser cuire 5 minutes en les retournant à l'écumoire. Les retirer. Laisser refroidir. Eloigner la friture. Au moment de servir, faire réchauffer l'huile très chaude. Replonger les pommes de terre. Laisser cuire 3 à 4 minutes. Egoutter. Saler au sel fin. Servir de suite.

Les pommes paille sont coupées avec une râpe spéciale en grandes tranches très minces et en recoupant celles-ci après les avoir superposées en lanières comme des allumettes.

Enfin, les pommes soufflées seront coupées en tranches plates un peu épaisses et posées sur un torchon. Les jeter une à une dans la friture très peu chaude en évitant qu'elle se collent l'une à l'autre. N'en faire que 15 à 20 à la fois. Cuire 5 minutes environ. Egoutter. Laisser refroidir. Après cette première cuisson, remettre l'huile sur le feu pour qu'elle soit très chaude. Y plonger rapidement une dizaine de tranches. Elles doivent se souffler à ce moment. Laisser dorer pendant 2 minutes. Egoutter et continuer pour tout le reste. Réchauffer le tout ensemble si possible en replongeant 1 minute friture bouillante. Servir de suite.

Vous devez réussir. Si ce n'est pas la première fois, courage, ça vaut la peine !

SAINTE ZITE.

PETITS CONSEILS

Vous avez envie de faire vos fleurs vous-même, vous pouvez employer différents tissus; le velours, la toile et le piqué blanc.

Vous avez assez des nœuds sur vos souliers, vous pouvez, pour ceux de vos robes habillées, mettre des fleurs, une fleur d'un joli coloris.

Avec votre jaquette de votre costume tailleur, vous n'avez pas besoin de mettre une blouse; faites-vous des petits gilets sans manches, un en piqué blanc, l'autre en cretonne imprimée et le troisième en mousseline de soie, l'encolure sera froncée au ras du cou; vous pourrez ainsi garder votre jaquette sans avoir trop chaud et c'est plus joli que d'être en jupe et en blouse.

Sur vos robes d'été, mettez des boutons qui se lavent, vous n'aurez pas ainsi à les découdre au moment du lavage.

Sur votre chapeau de paille de campagne, n'ayez jamais de garniture fixe, vous pourrez ainsi le modifier facilement, un ruban de couleur, un ruban de velours noir, deux rubans de tons différents, et enfin en vous promenant des fleurs des champs naturelles, vous pourrez le soir en mettre une seule dans vos cheveux, ce qui est plus joli qu'une fleur artificielle.

Vous pouvez transformer votre béret basque en chapeau : faites une natte avec trois rubans de coloris différents, vous la posez ensuite autour du pied du béret basque, et vous avez un chapeau.

Il y a vingt ans

COIFFURE de vingt ans ne veut malheureusement pas dire une coiffure qui vous donne l'air d'avoir vingt ans ! 1938 est là, Madame, vous espérez être de plus en plus libre, vous voulez être pratique et vous acceptez subitement, parce que les coiffeurs vous l'imposent, une coiffure qui ne correspond en rien à votre genre d'existence. Vous travaillez, vous prenez de l'autorité, vous vous occupez parfaitement de vos enfants tout en gagnant leur vie. Pour arriver à ce résultat, vous menez une vie active, vous avez peu de temps à vous. Vous aimez à être habillée sport, parce que cela vous est commode; vous aviez coupé vos cheveux, un simple coup de peigne les remettait en place, et voilà que maintenant chacune de vos mèches est devenue une boucle. Comment ferez-vous pour être nette, pour paraître soignée ? Vous brossez vos cheveux en hauteur, vous découvrez des oreilles qu'il serait parfois préférable de cacher, et vous avez au sommet de la tête des boucles folles que vous ne saurez pas maintenir. Ces boucles bien rangées correspondent à un passé qui n'a rien de commun avec le présent. Vous allez vous promener à la campagne, vous êtes forcée de mettre un foulard, vous faites votre ménage, vous mettez un turban, il vous faudrait de longues minutes pour réparer le mal que pourrait faire un simple courant d'air.

Vous avez tort de suivre cette mode, il fut un temps où nous avions toutes la nuque rasée comme un garçonnet; cela n'était pas plus heureux. Regardez-vous dans la glace, Madame, au visage rond, cheveux blonds, petit nez en l'air; vous ne supporterez pas la même coiffure que Madame au visage long et pâle, cheveux noirs presque bleus. Regardez-vous dans la glace et comprenez « qu'à chaque visage sa coiffure »; vous devez avant tout vous embellir, vous devez pouvoir réparer vous-même des cheveux en désordre : vous vous penchez, mille petites épingles tombent. Non, réellement, Madame, c'est inadmissible; il vous faudra également dormir avec un filet, vous serez laide.

Mademoiselle, vous avez vingt ans, il vous est permis la fantaisie de vous vieillir... Madame, vous avez quarante ans... il semble en vous regardant apercevoir le visage de Madame votre mère, et l'on se demande avec effroi s'il n'est pas normal à votre âge d'avoir une coiffure démodée, une coiffure que vous avez simplement oublié de modifier.

ROUGE-GORGE.

© Archivos Estatales, mecd.es

...ffures

CI-DESSUS, A DROITE : MADAME LANTELME INAUGURAIT CES COIFFURES HARDIES QUE LES BOURGEOISES ADOPTAIENT PEU A PEU AVEC TIMIDITE... IL Y A DE CELA 20 ANS.

CI-DESSUS : LE PREMIER PAS VERS LES COIFFURES D'AUJOURD'HUI... MADEMOISELLE CABANELLE JOUAIT DANS LES PIECES DE MAURICE MAGRE EN 1920 ET PORTAIT CETTE COIFFURE « COUP DE VENT ».

SUR LA PAGE, A GAUCHE : UNE COIFFURE QUE PORTAIT MADAME YVONNE DEBRAY EN 1910 DANS LES PIECES DE HENRY BERNSTEIN, LA COIFFURE QUE NOUS COPIONS AUJOURD'HUI.

A DROITE : COIFFURE TRES EN VOGUE EN 1900 QUI FIT SENSATION, PORTEE PAR UNE ELEGANTE DE CETTE EPOQUE, ALPHONSINE DE MAY.

(PHOTOS BERNAND.)

© Archivos Estatales, mecd.es

Solution du N° 103

S	P	A	A	K	■	B	E	A	T
O	■	B	R	A	V	A	C	H	E
N	N	O	■	V	E	L	O	■	N
■	E	N	F	A	N	C	E	■	D
N	■	N	■	S	T	O	U	P	A
I	P	E	C	A	■	N	R	■	N
O	R	■	H	K	M	■	E	■	C
B	E	L	L	I	C	I	S	M	E
E	S	■	O	■	■	C	■	A	■
■	S	U	R	■	T	I	L	L	E
G	E	N	E	V	E	■	A	I	N

Problème N° 104

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	B	A	L	■	B	A	C	H	■	
2	I	L	■	H	E	N	L	E	I	N
3	■	E	D	E	N	■	E	B	R	E
4				L	E	Y	■	E	■	
5	■	■		I	S	S		R		
6	B	L	E	U	■	■				
7	■	H	I	M	N	E	■	E	L	C
8	V	A	R	■	I	L	■	R	I	O
9	■	S			O	L	E	■		
10	■	S	N	■	R	E	S	I	N	E
11	M	A	■	E	T	■	T			■

MOTS CROISÉS

●

HORIZONTALEMENT

1. Lieu de plaisir. — Comique français. — 2. Pronom. — Chef des Sudètes. — 3. Homme politique anglais. — Fleuve d'Espagne. — 4. Comique français décédé récemment. — 5. Célèbre paysagiste français (1831-1903). — 6. De couleur d'azur. — Vieux. — 7. Chant national d'un pays. — (De droite à gauche) : signe de musique. — 8. Département. — Pronom. — Partie du nom composé d'une grande ville de l'Amérique du Sud. — 9. Leur 10e Congrès aura lieu prochainement à Prague. — Préfixe. — 10. Deux lettres indiquant 2 points opposés. — Matière qui découle du sapin. — 11. Possessif. — Conjonction. — Levant.

VERTICALEMENT

1. Indique répétition. — 2. Chance, hasard. — Capitale du Tibet. — 3. Nouvelle recordwoman du monde. — 4. Gaz précieux qui vient d'être refusé à l'Allemagne. — 5. Président d'une République d'Europe. — Dans les Deux-Sèvres. — 6. Division du temps. — Cité légendaire bretonne. — Pronom. — 7. Pour ouvrir ou fermer. — Arrose Saint-Omer. — Sur la Rose des Vents. — 8. Loger. — Dans la Côte-d'Or. — 9. Terminaison d'infinitif. — Etablissant des communications entre. — 10. Instrument qui sert à faire connaître la direction du vent.

REGARDS A LIMOGES

REGARDS, le grand hebdomadaire du Front Populaire, est présent à toutes les manifestations sociales. Notre photo montre le stand qu'il occupe à la grande foire de Limoges.

regards

ABONNEMENTS

FRANCE COLONIES

3 mois: 18 fr. - 6 mois: 32 fr.
Un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois: 42 fr. - Un an: 78 fr.

Autres pays :
6 mois: 54 fr. - Un an: 96 fr.

●

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B
53, RUE DE CHABROL, PARIS - X·
Téléphone : TAITBOUT 56-87
Chèque postal : PARIS 1715-54

Radio

◆ Vendredi, à Radio 37, se dispute un match contre Doumel. Les conteurs d'histoires parisiennes auront fort à faire s'ils veulent triompher du redoutable champion d'histoires merveilleuses. Doumel est intarissable. Il ne se contente pas, comme d'autres, de puiser dans le folklore: il interprète l'actualité. Voulez-vous une de ses toutes dernières? C'est à la fois une histoire juive et une histoire marseillaise. « Moi, dit le grand rabbin de Londres, j'ai été reçu par le roi »; « Moi, dit celui de Paris, j'étais invité, dimanche dernier à Auteuil dans la tribune du Président de la République. » Alors, le grand rabbin de Marseille: « Eh bien, moi, je me trouvais dans les jardins du Vatican, avec le pape. Or Mussolini et le roi vinrent à passer. Dites-moi, demanda le roi, quel est ce petit curé qui se trouve aux côtés du grand rabbin de Marseille? »

◆ Radio 37 a diffusé au moins cinq fois un reportage de Michel Ferry: « Prague 38 ». C'est étonnant ce que l'on parle le français dans la capitale tchèque! A un moment donné, le reporter transporte son micro dans un cinéma où l'on jouait la **Grande Illusion.** Quand les acteurs de ce film clament la **Marseillaise,** en français, toute la salle reprend l'hymne dans notre langue! Mais il y a, dans ce reportage, une chose plus surprenante encore Michel Ferry a tenu à nous faire entendre le bruit d'un obus... Si M. Philippe Henriot était à l'écoute, parions qu'il n'a pas eu peur, car cet obus était singulièrement discret.

◆ Paris P.T.T. diffuse les championnats du monde de football qui se déroulent à Paris. Vous avez peut-être entendu ceux des 4 et 5 juin. Prochaines retransmissions: 12 juin, depuis Colombes 16 juin, depuis le Parc des Princes; 19 juin, depuis Colombes.

ECOUTEZ

SI VOUS AIMEZ LA MUSIQUE :

Jeudi 9 juin. — Concert symphonique: J.-S. Bach, Haydn Frantz Listz, R. Wagner (Radio-Paris), 20 h. 30. — Les grands solistes: Joseph Szigeti (Radio 37, 22 h. 20). — **Vendredi.** — Soirée Saint-Saëns (Strasbourg, Rennes, Nice, 20 h. 30); le pianiste René Delporte, dans la Sonate en si mineur de F. Listz (Luxembourg, 22 h. 10). Tannhauser, de Wagner (Bruxelles français, 20 h. 30). — **Samedi.** — Retransmission de l'Opéra-Comique (Tour Eiffel, Lyon, Bordeaux, Montpellier, en soirée). — **Lundi.** — Debussy; Florent Schmitt, Borodine (Radio-Paris, 20 h. 20). — **Mardi.** — Transmission de l'Opéra-Comique (P.T.T., 20 h. 30). — **Mercredi.** — Ballets de Delibes, R. Hahn, G. Auric, S. Prokofieff (Strasbourg, Rennes, Nice, 20 h. 30). Le Tzarévitch, opérette de Mozart (Bruxelles français, 20 h.).

SI VOUS PREFEREZ LE THEATRE :

Jeudi 9. — Mers du Sud, pièce radiophonique, de Julien Maigret, deuxième émulsion; Le Scarabée d'Or, d'après Edgar Poë (Paris-P.T.T., 20 h. 30). Le Tartuffe, de Molière, par la troupe de l'Odéon (Radio-Paris, 17 h.). — **Vendredi.** — Bossemans et Coppenlle, comédie belge, gaie, retransmise du Théâtre de Paris (Poste Parisien, 21 h.), L'Histoire d'un merle blanc, de Molière (Paris-P.T.T., 20 h. 30). — **Samedi.** — L'amour médecin, de Molière (Paris-P.T.T., 21 h. 10). — **Dimanche.** — Petite Peste, 3 actes de Romain Coolus, depuis l'Odéon (Paris-P.T.T., Marseille, Grenoble). Je veux être une star, depuis le Palais-Royal (Radio-Cité, 21 h). — **Jeudi.** — Eve et Line, 3 actes de Pirandello (Radio-Paris, 21 h. 30).

L'AUDITEUR X.

ONZE MILLIARDS
pour les
GRANDS TRAVAUX

(Suite de la page 11).

CE QU'IL NE FAUT PAS

Dans un autre ordre d'idées, à qui seront confiés ces travaux ?

Espérons qu'on ne laissera pas les trusts se tailler dans les crédits alloués tant de l'Etat que des communes, la part du lion ! Espérons qu'on réservera une part importante des travaux à de petites et moyennes entreprises afin de les aider à sortir du marasme !

Il ne faut pas enfin que les travaux soient répartis par exemple selon les désirs électoraux de tel personnage influent et voulant s'assurer une publicité gratuite par ce moyen tro facile (ce ne serait pas la première fois !) mais selon les besoins réels des populations et de l'économie du pays.

Que l'on n'emploie pas, ici ou là, les crédits à des travaux somptuaires en laissant debout les taudis, en « oubliant » qu'il faut ici des adductions d'eau, là des prêts pour les paysans qui veulent améliorer leur ferme...

Les organisations — locataires, syndicats de défense, syndicats agricoles, etc..., — auront leur mot à dire là-dessus en liaison ce qui est souhaitable, avec les syndicats du bâtiment.

Enfin pour clore ce trop bref examen d'un programme aussi vaste, soulignons la nécessité pour les pouvoirs publics de veiller à ce que les grands travaux ne soient pas l'occasion d'une spéculation effrénée sur les matériaux, les matières premières — fer, acier, ciment, etc. — et sur les fournitures diverses dont les prix risquent de monter comme par enchantement... et dont une des conséquences serait de restreindre encore l'ampleur des réalisations.

Il ne faut pas que celles-ci soient l'occasion pour quelques-uns, de millions de superbénéfices. Mais le voudra-t-on ?

Pierre MARS.

VIENT DE PARAITRE

Collection « Commune »

P. VAILLANT-COUTURIER

ENFANCE

Souvenirs d'enfance et de jeunesse

Illustrations de l'auteur et Préface d'ARAGON

EDITION INTEGRALE

de l'œuvre dont les lecteurs de « Regards » ont pu apprécier quelques extraits.

Ni tout à fait un roman, ni tout à fait des « mémoires ». L'histoire de la génération qui eut vingt ans en 1914: celle de P. Vaillant-Couturier.

Sa formation spirituelle, de la première enfance à l'Université, sa découverte de la nature et des hommes, ses révoltes et ses espoirs.

Un testament qui est plus qu'un témoignage: une profession de foi.

18 fr.

Edition sur Vergé Antique ..... **40 fr.**

RAPPEL

Poésie, œuvres choisies ..... **15 fr.**
Jean sans Pain ..... **10 fr.**
Prose, œuvres choisies ..... **en prépar.**

E. S. I., 24, Rue Racine, PARIS

Ch. Postal 974.41

LE GÉNÉRAL MIAJA

(Suite de la page 10).

Pensif, il se tut un moment. Puis il ajouta :

— Je devrais exiger que chaque visiteur m'apporte au moins un fusil. Ce serait un prix convenable pour voir la vedette.

D'ailleurs, je ne peux rendre ses propres mots. Le langage du général est un espagnol pittoresque, semé d'expressions populaires et d'interjections pleines de verdeur. Mais il a toujours le mot juste pour toucher les hommes qui se battent. Il trouve toujours aussi le geste juste pour atteindre le cœur de la foule madrilène. Par exemple, lorsque, récemment, il fit geste de remettre en marche l'horloge de la Puerta del Sol, guide de tous les Madrilènes, détruit par un obus, cela fut accueilli par le peuple comme un défit moqueur à l'égard de la destruction sauvage des fascistes.

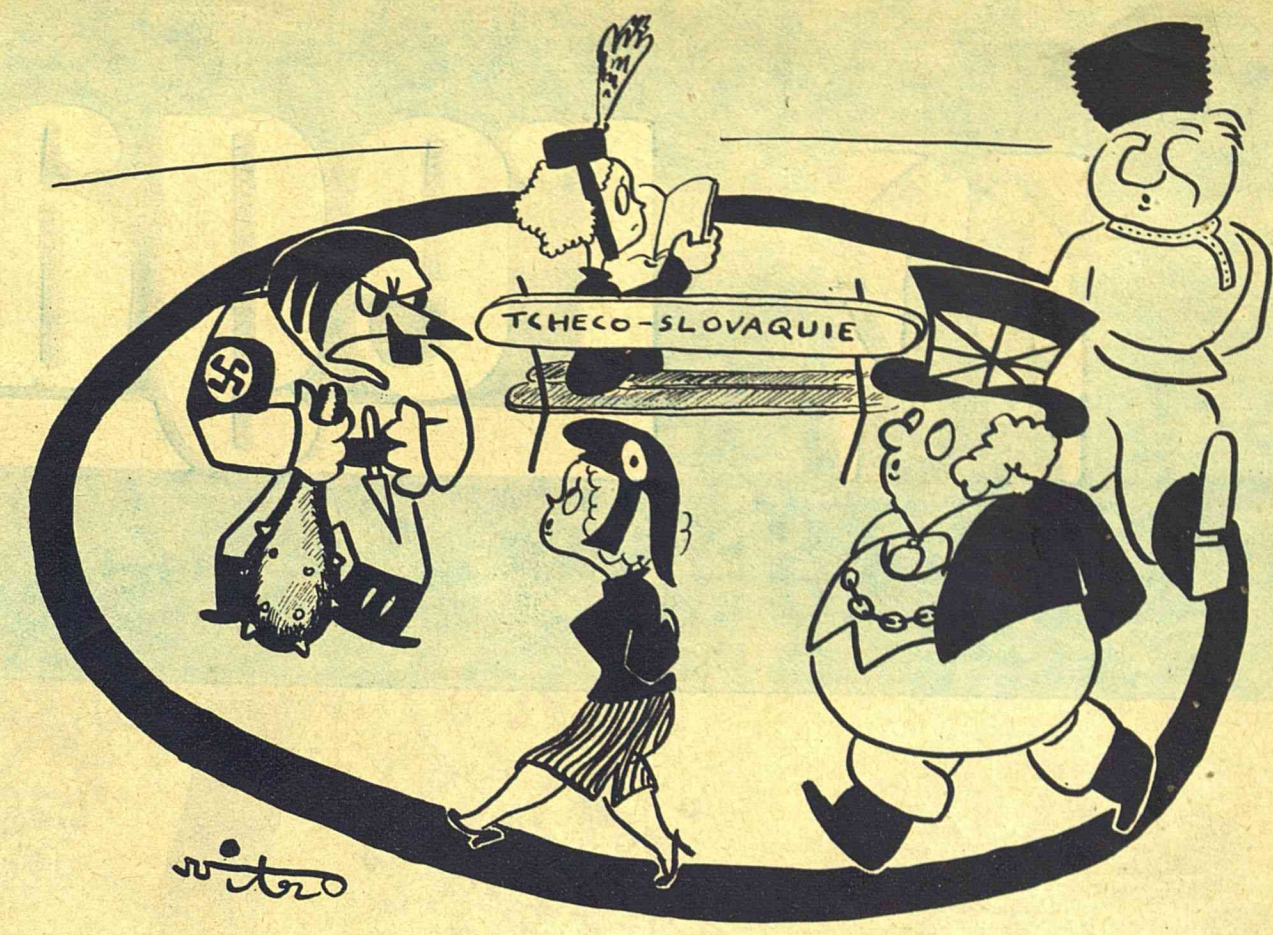
Le mot « miaja » signifie en espagnol « miette, petite chose ». La radio fasciste l'a appelé une fois le général Petite Chose. Mais cet homme, à la tête du peuple, arrêta l'invasion sur Madrid, au moment le plus critique, et contre toutes les chances. Maintenant, le général Petite Chose a été nommé Chef Suprême de l'Espagne loyale, Catalogne exceptée, par le gouvernement de la République. Il dispose de toute la confiance, de toute la foi, de tout le courage d'un peuple qui veut rester libre.

Et cela, ce n'est pas une petite chose.

© Archivos Estatales, mecd.es

HUMOUR

— Vous en faites pas, mon cher lampiste... Marchez en éclairant et j'y verrai clair pour vous...

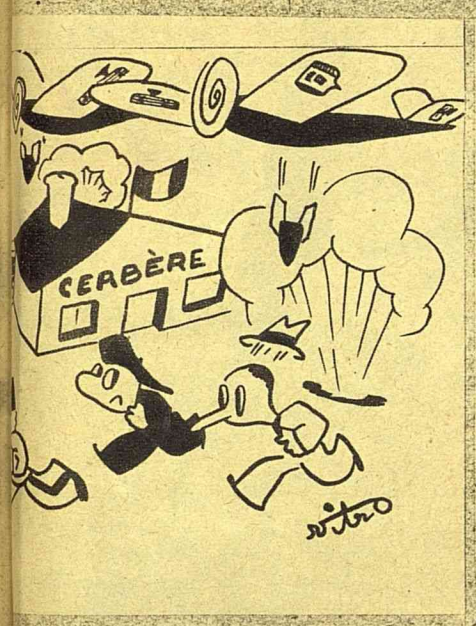


LA RONDE DE LA PAIX

Hitler : « Vous avez fini de me tyranniser ?... »

— Mon mari est mort deux jours après notre mariage !

— Somme toute, vous n'avez pas souffert longtemps !



AVIONS INCONNUS

— Ah! Ah! je vois qu'on va reprendre nos négociations avec Rome !

AVANT LA RECEPTION DU ROI GEORGES

— Scrongneugneu! il pleut; wait and see à ma place, je vais chercher mon waterproof !...

RENCONTRE

— Tiens, vous êtes aussi aviateur ?

— Non, automobiliste...

— Si nous prenions une tasse de thé pendant que ces messieurs parlent politique ?

HISTOIRE de CHASSE

Personnages : Monsieur CHAMOCHE
Monsieur PÉPÈRE

Le décor représente la lisière d'une forêt. Entre les troncs qui s'égaillent, on voit s'étendre la plaine ensoleillée.

La ligne d'horizon, très loin, flirte tendrement avec le ciel. Ils doivent faire des rêves bleus.

Au premier plan, Chamoche et Pépère sont étendus sous un églantier pavoisé comme le Faubourg Saint-Antoine un jour de quatorze juillet.

Crevant la voûte de feuillages, le fût colossal d'un chêne disparaît, d'une seule envolée.

Un coucou, quelque part, joue à cache-cache tout seul.

⁂

CHAMOCHE
(*désignant un point, en coulisse*)
— Tiens, on dirait que c'est Jules qui passe là-bas !

PÉPÈRE
— Jules ? Où ça ?

CHAMOCHE
— Là-bas, vois-tu ? Avec trois autres chasseurs. Ils escaladent une barrière !...

PÉPÈRE
— Je vois bien quatre hommes, mais pour ce qui est de distinguer Jules !...

CHAMOCHE
— Comment, tu ne distingues pas Jules d'ici ?... Tu es complètement myope ! Regarde-le, avec son vieux chapeau vert et son carnier... vide, bien entendu !

PÉPÈRE
— Tu en as des yeux !...

CHAMOCHE
— C'est toi qui n'en as pas ! Je finirai par croire que, lorsque tu tues un lapin c'est parce qu'il a la complaisance de venir se mettre devant ton fusil !...

PÉPÈRE (*piqué*)
— Tout le monde ne peut pas être un Nemrod comme toi !...

CHAMOCHE
— Enfin, je ne comprends pas que tu ne distingues pas Jules à cette distance! Regarde-le, il se retourne, il parle à celui qui est derrière...

PÉPÈRE
— Non, je ne vois rien !

CHAMOCHE (*se mettant en colère*)
— C'est formidable, ça ! C'est le troisième, là, suis mon doigt !...

PÉPÈRE (*regardant complaisamment*)
— Je ne le vois pas !

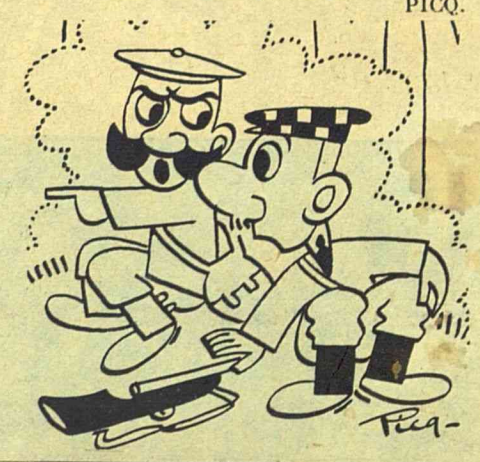
CHAMOCHE (*hors de lui*)
— Ah ! non, alors, c'est trop fort ! Tu te fiches de moi ! Regarde-donc, bougre d'andouille, il change son fusil d'épaule, il tousse !... Le vois-tu ?...

PÉPÈRE (*larmoyant*)
— Je t'assure que, malgré ma bonne volonté, je ne le distingue pas ! Je vois bien quatre hommes, mais je ne sais pas lequel est Jules !

CHAMOCHE (*écumant*)
— Ah! tu ne le vois pas !... Ah! tu ne le vois pas ! Regarde... (*Il épaule son fusil, en direction du groupe, et tire*). Tu as vu ? C'est celui qui vient de tomber !...

Le rideau tombe, foudroyé.

PICQ.

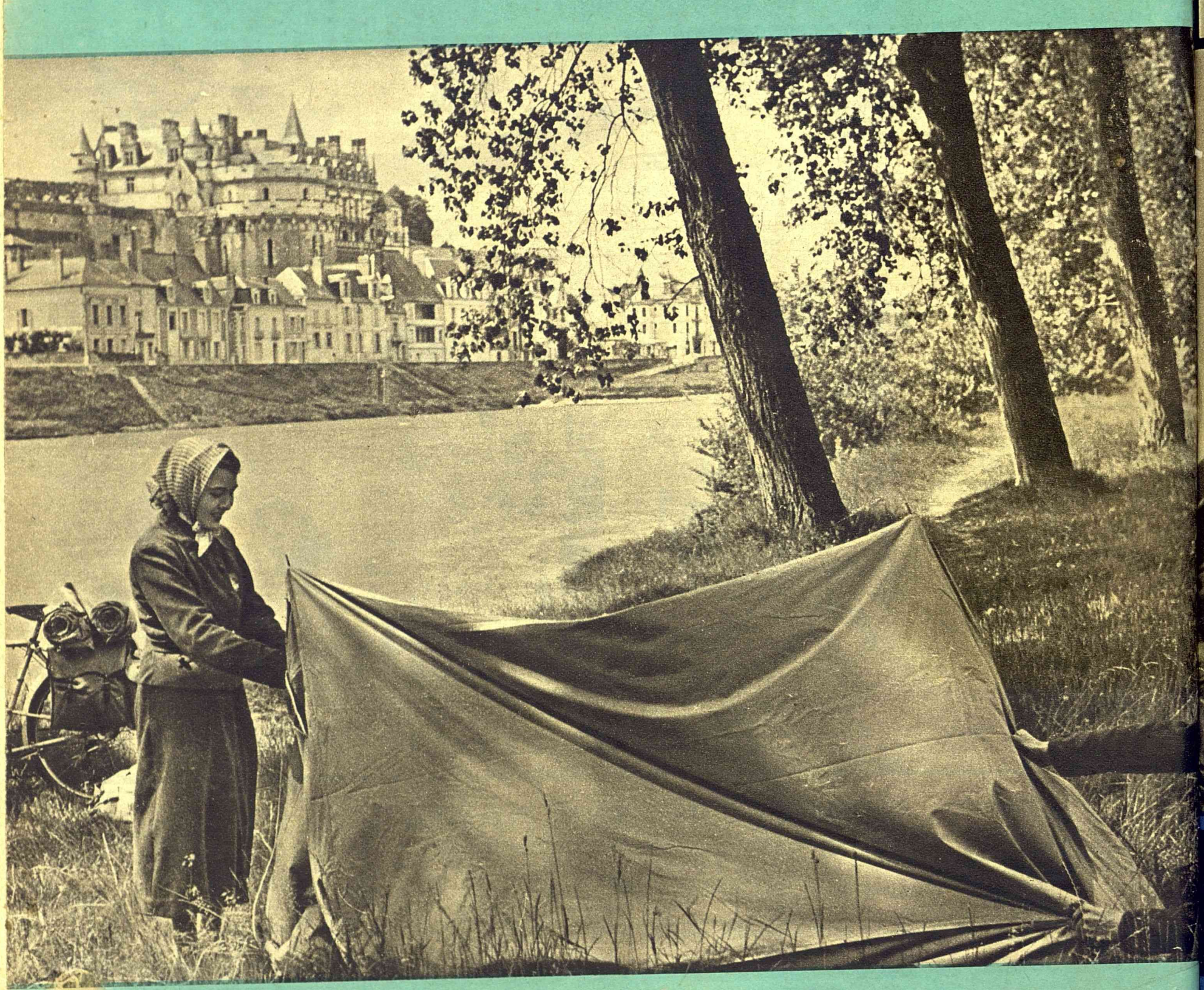


Le Gérant : SAINT-DIZIER. — *Travail exécuté au tarif syndical par des ouvriers syndiqués.* — Imprimerie MARÉCHAL, Paris.

© Archivos Estatales, mecd.es

1 fr.50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE
24 pages

regards



Les loisirs à l'ombre du château d'AMBOISE

un reportage de Paul TILLARD et H. CARTIER

© Archivos Estatales, mecd.es